



---

# AVERTISSEMENT

## DU TRADUCTEUR

---

Les circonstances où se trouve la France  
en se débattant contre les Dérègles jaloux  
de sa Liberté, ont fait de rapport avec  
celles qui ont servi de modèles à  
Paris - On a de l'avis de la France  
plus que dans aucune autre Nation,  
surtout de l'originalité de son  
nom. Il y en a plusieurs autres : mais  
nous n'avons pu faire que de nous  
procurer que les trois premiers. Les deux  
autres nous paraissent, nous nous  
avons eu besoin de les imiter.

---

---

# LA CRISE

## AMÉRICAINE.

---

N<sup>o</sup>. I<sup>er</sup>.

Voici le tems où les ames sont éprouvées. Le soldat d'été, le patriote qui a besoin d'être réchauffé par les doux rayons du soleil, vont, dans ce moment de crise, abandonner le service de leur pays ; mais celui qui restera ferme à son poste mérite à jamais la reconnoissance et l'amour de ses compatriotes. La tyrannie, semblable à l'enfer, n'est pas aisément subjuguée : mais en combattant contr'elle, nous avons au moins une consolation ; c'est que plus sa résistance sera opiniâtre, plus notre triomphe sera glorieux. Nous estimons peu ce que nous obtenons à trop bon marché ; ce n'est que par la cherté des choses que nous jugeons de leur valeur. Le ciel sait assez quel prix il doit mettre à ses biens ; et il

▲

seroit en vérité bien étrange que la céleste liberté ne fût pas chèrement achetée.

La Grande - Bretagne , s'appuyant d'une puissante armée , vient de déclarer qu'elle avoit le double droit , et de demander des impôts à l'Amérique , et de *la lier dans tous les cas que ce pût être*. Or , si de tels liens ne sont pas les chaînes de l'esclavage , ce qu'on appelle esclavage n'existe point sur la terre. Que dis-je ? ces expressions des Anglais sont des expressions impies ; car le pouvoir qu'elles désignent ne peut appartenir qu'à Dieu.

Si l'indépendance du continent américain avoit été déclarée trop tôt ou trop tard , je me serois tû. Mon opinion à cet égard est pourtant qu'il auroit mieux valu la déclarer huit mois plutôt. Nous n'avons su ni pu profiter de l'hiver dernier , parce que nous étions encore dans un état de sujétion : mais c'est bien notre faute , et nous ne devons blâmer que nous - mêmes. Cependant rassurons - nous. La perte n'est pas très-grande. Howe a employé tout le mois dernier à ravager le pays , plutôt qu'à le conquérir ; et si les habitans des Jerseys ne l'ont pas repoussé , comme ils l'eussent

fait il y a un an , nous le repousserons ; nous , avec un peu de tems et de courage.

Je suis aussi éloigné de la superstition que tout autre homme ; mais j'ai toujours cru , dans le fond de mon ame , et je crois encore que le Tout Puissant ne laissera pas périr par le glaive un peuple qui a mis en usage tous les moyens que peut dicter l'honnêteté pour éviter les calamités de la guerre. Mais si je ne suis point superstitieux , je ne suis pas non plus incrédule ; je ne pense point que Dieu ait livré le monde au caprice des esprits infernaux , et je ne puis par conséquent concevoir comment le roi de la Grande-Bretagne ose implorer le ciel en nous attaquant. Un vil meurtrier , un brigand , un voleur de grands chemins est tout aussi fondé que lui à demander à Dieu de seconder ses projets.

On est souvent étonné de voir avec quelle rapidité une terreur panique s'empare de tout un pays : toutes les nations , tous les âges en peuvent fournir la preuve. De nos jours l'Angleterre a eu une fièvre de terreur à la nouvelle d'une flotte de bateaux plats , armés par les Français ; et dans le quaterzième siècle , l'armée anglaise , après

avoir ravagé la France , fut repoussée par quelques troupes ramassées au hasard , et conduites par une femme , la célèbre Jeanne d'Arc. Ah ! si le ciel daignoit de même inspirer quelque vierge des Jerseys , pour qu'elle pût venger ses malheureux compatriotes des fureurs des hordes britanniques ! Les terreurs paniques ont quelquefois leurs avantages ; elles peuvent produire un aussi bon effet que l'injure ; elles ne durent jamais long-tems. L'ame s'en dépouille , et en devient bientôt plus ferme : mais le plus grand bien que produisent ces sortes de terreurs , c'est qu'elles servent de pierre de touche pour distinguer la sincérité de l'hypocrisie ; elles font bientôt connoître les hommes sur lesquels on peut compter , et mettent au grand jour des choses qui , sans elles , n'auroient jamais été connues (1). En

---

( 1 ) « Cet hiver vaut pour nous un siècle , si nous savons le bien employer ; mais si nous n'en profitons pas , tout le continent s'en ressentira : aussi n'est-il point de châtement que ne mérite l'homme , quel qu'il soit , qui contribuera à nous faire perdre une saison si précieuse ».

Un mot , elles font sur les traîtres le même effet que peut faire sur un meurtrier l'apparition imaginaire du malheureux qu'il a massacré. Alors l'homme le plus dissimulé ne déguise plus ses pensées. Nous avons vu plusieurs de ces fourbes torys qui ont osé lever la tête , et qui désormais s'en repentiront et maudiront le jour où Howe est entré dans la Delaware.

Comme j'ai été en garnison au fort Lee ; et que j'ai marché ensuite avec les troupes qui se sont rendues sur la frontière de la Pensylvanie , j'ai eu occasion d'être instruit de beaucoup de choses , qu'ignorent ceux qui sont loin de ces cantons. Notre position étoit là très - gênante , puisque nous étions campés sur une langue de terre très-étroite , qui se trouve entre la rivière du Nord et le Hackensack. Nos forces n'étoient pas considérables , car nous n'avions pas le quart des troupes que commandoit Howe ; et si par malheur nous avions été battus , il n'y avoit point d'armée qui pût venir à notre secours et remplacer notre garnison. Nous avons envoyé au loin nos munitions , notre artillerie légère et la plus grande partie de nos provisions , parce que nous crai-

gnions que Howe ne tentât de pénétrer dans les Jerseys, et qu'alors le fort Lee ne nous eût été d'aucune utilité ; car tout homme un peu instruit, militaire ou non, sait bien que ces sortes de forts ne sont bons que momentanément, et qu'ils ne servent qu'autant que l'ennemi dirige ses attaques contre l'endroit pour la défense duquel ils ont été élevés.

Telle étoit enfin notre situation dans le fort Lee, le 20 novembre, lorsqu'un officier américain vint nous apprendre que l'ennemi venoit d'aborder avec deux cents bateaux, à sept ou huit milles au-dessus de nous. Le major général Green, qui commandoit dans le fort, fit soudain mettre la garnison sous les armes, et envoya un exprès au général Washington, qui étoit dans la ville de Hackensack, à environ six milles du bac. La chose la plus importante pour nous étoit de nous emparer du pont qui est sur la rivière de Hackensack, et dont l'ennemi n'étoit alors qu'à trois milles, tandis que nous en étions à six. Le général Washington arriva au bout de trois quarts d'heure ; et se mettant à la tête des troupes, il marcha droit au pont, où je croyois que nous ne pou-

vions pas manquer d'avoir une affaire. Cependant je me trompois ; les Anglais ne tentèrent pas même d'en venir aux mains. La plus grande partie de nos soldats passa sur le pont , une autre dans le bac , et le reste suivit une crique entre le bac et le pont , et traversant quelques marais pour gagner la ville de Hackensack , y passa la rivière.

Nous emportâmes tout le bagage que nos charriots purent contenir ; le reste fut abandonné. Il ne s'agissoit en ce moment que de sauver la garnison , et de rejoindre les milices des Jerseys et de la Pensylvanie , pour pouvoir alors s'arrêter et faire face à l'ennemi. Nous séjournâmes quatre jours à Newark , où , réunis à quelques Jerseyens , nous nous tînmes dans nos postes avancés , et ensuite quoique nos forces fussent bien inférieures à celles de l'ennemi , nous marchâmes deux jours pour aller à sa rencontre , parce qu'on nous dit qu'il s'avançoit.

Suivant moi , Howe commit alors une grande faute comme général. Il pouvoit s'emparer de nos magasins qui étoient tous à Brunswick ; il pouvoit nous couper le chemin de la Pensylvanie. Mais si nous croyons

que le pouvoir de l'enfer est borné, nous devons croire aussi que ses satellites sont par un pouvoir supérieur souvent égarés dans leurs barbares projets.

Je n'entreprendrai point ici de décrire toutes les circonstances de notre retraite jusqu'à la Delaware. Il suffit de dire que les officiers comme les soldats, quoique très-fatigués, manquant de vêtemens, de provisions, et n'ayant presque pas le tems de prendre du repos, conséquences inévitables d'une retraite longue et précipitée, montrèrent un courage et une fermeté inébranlables. Ils ne formoient qu'un seul vœu, c'est que tout le pays s'armât et les aidât à repousser l'ennemi.

Voltaire a remarqué que jamais le roi Guillaume ne paroissoit plus grand que lorsqu'il étoit environné d'obstacles et de dangers. On peut en dire autant du général Washington, dont le caractère ressemble à celui de Guillaume. Son ame est du nombre de celles dont la fermeté naturelle a besoin de grandes occasions pour se faire connoître, et qui se montrent alors avec toutes leurs ressources; et la providence qui a daigné nous accorder ce grand homme

a ajouté à ses bienfaits , en le douant d'un tempérament robuste , d'une inaltérable santé et d'une activité sans relâche.

Je terminerai cette feuille par quelques remarques sur l'état présent de nos affaires ; mais je veux d'abord faire une question. Je demanderai pourquoi l'ennemi a abandonné les provinces du Nord , et fait du centre de nos États le théâtre de la guerre ? La réponse est aisée. Le Massachuset n'est point infesté de torys comme les Jerseys et la Pensylvanie ; ce n'est point sans pitié que j'ai élevé la voix contr'eux. J'ai fait mes efforts pour leur faire voir le danger auquel ils s'exposoient ; mais je n'en sens pas moins qu'il ne faut point sacrifier le sort de ce pays à leur folie et à leur bassesse. Il est enfin arrivé ce moment où il faut que les torys ou les whigs changent de sentiment , ou bien que l'un des deux partis périsse. Et qu'est-ce donc qu'un tory ? Ce qu'il est ? grand Dieu ! dois je le dire ? Non , je n'aurois point peur de marcher avec cent whigs contre mille torys armés. Il n'est point de tory qui ne soit un lâche ; car l'égoïsme abject , la crainte servile sont les fondemens du torysme ; et un homme dont le cœur est

dominé par ces lâches passions peut être cruel, mais jamais brave.

Mais avant de tirer entre les torys et nous une ligne d'éternelle séparation, raisonnons encore un moment ensemble. Votre conduite, ô torys ! invite l'ennemi à s'approcher ; et cependant il n'y en a pas encore eu mille d'entre vous qui aient eu le courage d'aller se joindre à lui. Vous ne trompez pas-moins Howe que vous ne nuisez à la cause des Américains. Ce général s'attend que vous prendrez tous les armes, et que vous courrez vous ranger sous ses étendards ; car vos opinions ne lui sont d'aucun usage, si vous ne vous battez pas pour les soutenir. Ce sont des soldats dont il a besoin, non de torys.

Je sentis une fois toute l'indignation que peut inspirer à un homme la bassesse des torys. J'en voyois un très-connu qui étoit aubergiste à Ambey, et qui debout devant sa porte tenoit par la main un enfant de huit ou neuf ans, et de la plus jolie figure du monde. Il parloit aussi librement que sa prudence le lui permettoit ; et en finissant il dit ces mots, bien peu dignes d'un père : « Bon Dieu ! donne-moi la paix du-

» rant le cours de ma vie » ! Il n'est point d'habitant de ce continent qui ne sente que tôt ou tard il faut en venir à une séparation définitive ; et un père généreux auroit dû dire : « Puisqu'il faut que nous éprouvions des troubles, que ce soit pendant ma vie , et que mon fils goûte des jours de paix » ! Cette simple réflexion , si l'on en profite , suffit pour rappeler tous les habitans de ces contrées à leur devoir. Il n'est point de pays qui puisse être aussi heureux que l'Amérique. Éloignés des autres peuples qui sont presque toujours en contestation , nous n'avons besoin que de commercer tranquillement avec eux ; et de même que je crois fermement que Dieu gouverne le monde , je suis certain que l'Amérique ne sera jamais heureuse qu'elle ne soit entièrement affranchie de toute domination étrangère. Jusqu'à ce que ce moment arrive , nous serons toujours en guerre : mais l'Amérique triomphera ; car si les flammes de la liberté cessent quelquefois de briller , le feu qui les produit ne s'éteint jamais.

L'Amérique n'a jamais manqué de force ; mais elle n'a pas toujours su en faire l'application. La sagesse ne s'acquiert pas en

un jour ; et il n'est pas étonnant que nous errions en commençant notre carrière politique. Par une fausse délicatesse, nous n'avons point d'abord voulu lever une armée ; nous avons confié le soin de notre défense à nos bienveillantes milices : mais l'expérience d'un été nous a détrompés. Cependant avec ces milices seules nous avons opposé une barrière aux progrès de l'ennemi ; et, grâces à Dieu, elles vont se rassembler de nouveau. J'ai toujours regardé les milices comme les meilleures troupes qu'on pût avoir à employer contre une attaque soudaine ; mais elles n'ont pas le même avantage dans une longue campagne. Howe tentera probablement de s'emparer de Philadelphie. S'il ne réussit pas, il est perdu ; mais quand bien même il réussiroit, notre cause, à nous, n'est pas encore désespérée. Il risque tout ce qu'il a contre une partie de nos moyens ; et s'il triomphe ici, nous verrons des armées nouvelles marcher des deux extrémités du continent au secours de leurs amis opprimés ; car il est impossible qu'il puisse se transporter en même tems dans toutes les parties de l'Amérique. Je regarde Howe comme le plus grand ennemi

des torys ; car il vient porter dans leur pays une guerre qu'ils ne doivent qu'à lui, et en partie à eux-mêmes. Cependant, s'il pouvoit être à présent chassé de ces contrées, je souhaiterois avec toute l'ardeur et la charité d'un véritable chrétien, que les noms de whigs et de torys ne fussent plus prononcés ; mais s'il en est autrement, et que les torys l'encouragent et secondent ses criminels desseins, je souhaite au contraire qu'à la fin de la guerre ils soient tous chassés du continent, et que le congrès distribue leurs biens à ceux qui auront combattu ou souffert pour la défense de la liberté.

Dans l'année où nous allons entrer, une seule victoire doit décider la querelle. L'Amérique pourra, par la confiscation des propriétés de ces enfans rebelles, pourvoir deux ans aux frais de la guerre ; et leur exil assurera son bonheur. Ne dites point que ce sera une vengeance ; appelez-le plutôt un châtement modéré qu'impose un peuple outragé, qui n'a en vue que le *bien de tous*, et qui croit que ce bien dépend d'une telle mesure. Mais c'est sans doute une folie que de disputer contre l'opiniâtreté déterminée. L'éloquence peut frapper l'oreille ;

Le langage de la douleur peut arracher des larmes de compassion : mais jamais rien ne touche un cœur endurci par les préjugés.

C'en est assez pour cette classe d'indignes Américains. Je vais m'adresser maintenant, avec toute la chaleur d'un tendre ami, à ceux qui se sont noblement élevés pour la défense de leur pays. Je n'en distingue aucun ; je parle à tous, et je leur crie au secours. Oui, amis, présentez l'épaule ; soutenez la roue du char de la liberté. Dans une occasion si importante, il vaut mieux avoir trop de force que d'en manquer. Que les races futures apprennent que dans le cœur de l'hiver, les habitans des villes et des campagnes de l'Amérique menacés d'un danger commun, et réduits pour tout moyen de défense à leur courage et à leur espoir, se sont réunis pour le repousser. Ne dites point que des milliers de vos frères vous ont abandonnés ; chassez encore les traîtres qui sont en plus grand nombre ; ne laissez point à la providence seule le soin de ce jour, mais *montrez votre foi par vos œuvres*, afin que l'Éternel vous récompense. Qu'importe en quel lieu vous viviez, et quel rang vous occupiez ; par-tout vous au-

rez le bien ou mal que vous aurez mérité : Les cantons les plus éloignés comme ceux qui sont les plus près de la mer , les riches comme les pauvres , auront également à se plaindre ou à se réjouir. Le cœur qui , en ce moment , reste insensible , est un cœur mort. Le lâche qui se cache , lorsqu'un peu de courage peut tout sauver et rendre heureux son pays , sera maudit par ses enfans et les enfans de ses enfans.

J'aime l'homme qui ose sourire au sein du danger , à qui le malheur donne de la force , et qui devient plus brave par réflexion. L'incertitude est le partage des petites ames ; mais l'homme qui a un cœur ferme , et dont la conscience règle la conduite , soutient ses principes jusqu'à la mort. La ligne que je suis en raisonnant me semble aussi droite et aussi claire qu'un rayon du jour. Je suis bien sûr que tous les trésors de la terre n'auroient pas pu me déterminer à prendre les armes pour une guerre offensive , parce que je regarde une guerre offensive comme une guerre d'assassins : mais quand un voleur pénètre dans ma maison , brûle et détruit mes propriétés , tente de m'égorger , ainsi que tous ceux

qui sont avec moi , et de me lier à sa volonté , dans quelque cas que ce puisse être , dois - je le souffrir tranquillement ? Et que m'importe que mon ennemi soit un roi ou un brigand vulgaire ? ou mon compatriote ou étranger ? que je sois attaqué par une armée ou par un seul voleur ? En raisonnant juste , tout cela paroît égal ; ils doivent être punis ou pardonnés de même. Qu'ils me traitent de rebelle , cela ne me fait rien. Mais je souffrirois tous les maux de l'enfer , si je pouvois consentir à prostituer mon ame et à jurer fidélité à un homme brute , stupide , imbécille et opiniâtre. Je frémis aussi à la seule idée de recevoir grace de celui qui , au jour du jugement , cherchera pour se cacher les rocs et les montagnes , et fuira avec terreur la présence de l'orphelin , de la veuve et de ceux qui ont péri dans la guerre d'Amérique.

Il est des circonstances que l'éloquence humaine ne peut rendre , et telle est celle où nous nous trouvons. Il est aussi des hommes qui ne voient jamais toute l'étendue du mal qui les menace ; ils se leurrent d'un vain espoir en croyant que si l'ennemi est victorieux , il sera clément. Mais il y a  
de

de la folie d'espérer de la clémence de celui qui nous a refusé justice ; car toutes les fois qu'on désire de vous subjugier, la clémence qu'on vous promet n'est qu'une ruse de guerre. L'adresse du renard est aussi dangereuse que la violence du loup : nous devons donc nous tenir également en garde contre l'une et l'autre.

Le principal objet qu'Howe a en vue ; c'est de pouvoir par ses menaces et par ses promesses nous épouvanter ou nous séduire de manière à nous faire poser les armes et demander grace. Le ministère anglais avoit recommandé à Gage de suivre le même plan, et c'est là ce que les torys appellent faire leur paix ; *paix qu'en vérité on ne peut concevoir !* paix qui ne seroit que le prélude de maux cent fois pires que tous ceux que nous avons jusqu'à présent redoutés !

O vous , habitans de la Pensylvanie , songez-y sérieusement. Si les Américains des cantons éloignés de la mer quittoient les armes, ils deviendroient aisément la proie des Indiens qui sont tous armés ; et peut-être quelques torys n'en seroient-ils pas fâchés ! Mais si au contraire c'étoient les Américains du centre qui posassent les armes, ils de-

meureroient exposés au ressentiment des habitans des provinces reculées, lesquels s'empresseroient sans doute de punir leur défection. La première province qui mettroit les armes bas, recevrait bientôt une garnison d'Anglais et de Hessois qu'Howe lui donneroit pour la défendre contre le ressentiment des autres provinces. Une crainte mutuelle est un des principaux anneaux dans la chaîne d'un mutuel amour; ainsi malheur à celle des provinces qui rompra la première l'accord qui les unit! Howe vous invite par des paroles de grace à encourir les dangers d'une destruction barbare; et ceux qui ne veulent pas voir ces dangers sont des perfides ou des fous. Je ne cherche point à vous présenter des terreurs imaginaires; je ne veux que vous faire entendre la voix de la raison, et vous exposer la vérité dans un langage aussi simple que l'A B C.

Grace à Dieu, je ne crains point, parce que je ne vois rien qui doive nous inspirer des craintes. Je connois bien notre situation, et je vois les moyens d'en sortir. Tandis que notre armée étoit rassemblée, Howe n'a pas osé risquer une bataille; et il est

bien peu glorieux pour lui d'avoir décampé des plaines blanches, pour aller ravager les campagnes des Jerseys qui étoient sans défense : mais ce qui nous honore, nous, c'est qu'avec une poignée d'hommes, c'est qu'à la vue d'un ennemi puissant, nous avons fait une retraite de cent milles et passé quatre rivières, emportant nos pièces de campagne, nos munitions et la plus grande partie de notre bagage. On ne peut pas dire que cette retraite fut précipitée, puisqu'elle dura près de trois semaines. Nous voulions donner aux gens du pays le tems de se revoir ; nous revînmes même deux fois sur nos pas pour attaquer l'ennemi, et nous restâmes alors jusqu'à la nuit, hors de notre camp. Le moindre signe de crainte ne parut parmi nos troupes ; et sans les fausses alarmes que répandoient quelques lâches et perfides habitans, les Jerseys n'auroient point été ravagés.

Mais nous voilà encore une fois rassemblés. Notre nouvelle armée se recrute avec célérité jusqu'aux deux extrémités du continent ; et nous pourrons entrer en campagne avec soixante mille hommes bien vêtus et bien armés. Tel est notre état, tout

le monde le sait. Avec du courage et de la persévérance , nous ne pouvons manquer de succès ; avec de la timidité et de la soumission , nous devons nous attendre aux plus grands malheurs ; nos campagnes seront dévastées , nos villes dépeuplées , nos demeures cesseront d'être sûres , l'esclavage y régnera , les Hessois en feront le théâtre de leurs débauches , et nous serons réduits peut-être à douter si les malheureux enfans qui croîtront autour de nous seront à nous.

Contemplez l'image de tant de maux , et pleurez ! mais s'il est encore quelqu'insensé qui croie qu'en cas de sujétion ces maux ne seroient point notre partage , puisse-t-il les endurer sans que personne le plaigne !

LE SENS COMMUN.

N<sup>o</sup>. 2.

A LORD HOWE,

---

« Je publierai sans crainte , au nom du ciel vengeur ,  
» Tout ce que j'ai souffert d'un barbare oppresseur ».

CHURCHILL (1).

---

*A Philadelphie, le 13 janvier 1777.*

L'EMPIRE d'un écrivain est universel ; les intérêts du genre humain entier sont les siens ; et s'il ne peut pas lui commander l'obéissance , il sait du moins lui prescrire ses devoirs. La république des lettres est plus ancienne que la monarchie politique , et le rang que ses membres doivent avoir dans le monde est bien au-dessus de celui d'un courtisan de la Grande - Bretagne. Celui qui se révolte contre la raison est un

---

(1) What's in the name of lord that J should fear,  
To bring my grievance to the public ear.

CHURCHILL.

véritable rebelle ; mais celui qui , pour servir la raison , se soulève contre la tyrannie , mérite mieux que George III le titre de DÉFENSEUR DE LA FOI.

Vous êtes militaire , mylord , et en cette qualité , vous pouvez tirer l'épée de la guerre , et l'appeller la dernière raison des rois ( 1 ) . Nous en revanche , nous ferons briller à vos yeux l'épée de la justice , et nous l'appellerons L'EFFROI DE LA TYRAN-  
NIE. L'épée de la guerre peut d'abord , je le sais , épouvanter le peuple qu'elle menace ; mais la raison le rassure bientôt , et lui rend tout son courage.

Je viens d'apprendre , mylord , que vous veniez de vous placer au rang des écrivains en publiant une proclamation. Moi , j'ai déjà publié un numéro de *la Crise américaine*. Votre ouvrage et le mien sont diamétralement opposés ; ils ne peuvent ensemble avoir du succès. Si l'un réussit , il faut que l'autre tombe ; et telle est l'incertitude des choses humaines , mylord , que votre proclamation est déjà cruellement des-

---

(1) *Ultima ratio regum.*

cendue du haut point où elle étoit montée ,  
et ne s'apperçoit plus qu'au dernier degré  
de l'horison politique.

On ne peut s'empêcher d'être étonné  
quand on considère jusqu'ou l'aveugle er-  
reur et l'opiniâtreté peuvent entraîner les  
hommes ; et votre proclamation somnifère ,  
mylord , en fournit une nouvelle preuve.  
Vous avez cru peut-être que l'Amérique  
dormoit déjà ; et tel que Satan, lorsqu'il  
voulut séduire Eve, vous avez cherché à  
faire entrer doucement l'erreur dans ses  
oreilles. Mais ce continent est trop vaste  
pour que ses habitans puissent s'endormir  
tous à la fois ; et leur juste crainte fait que  
même en dormant , ils sont toujours prêts  
à se réveiller, si le pied d'un ennemi ose  
se promener autour d'eux. Vous pouvez re-  
tirer votre proclamation et vos complimens ;  
car nous avons appris à nous respecter nous-  
mêmes, et à mépriser le tyran insolent pour  
lequel vous êtes armé.

L'Amérique vous auroit témoigné de la  
considération, en mémoire des sentimens  
que lui avoit inspiré le frère que vous avez  
perdu ; et sa douleur est d'autant plus vive  
qu'elle voit s'armer contr'elle le plus proche

parent de celui qu'elle chérissait et à qui elle a élevé un monument ; mais votre maître vous l'a commandé , et pour obéir vous dédaignez la nature. Oh ! sûrement la monarchie a le don de dégrader étrangement l'homme , puisqu'elle le rend ingrat , et le fait s'enorgueillir de baiser la poussière que les rois foulent aux pieds. Si vous vivez encore quelques années , vous serez parvenu à cet âge qu'on appelle la vieillesse ; et dans quelque heure de réflexion , vous sentirez combien sont justes ces paroles de Woolsey : « Si j'avois servi Dieu » avec le même zèle que j'ai eu en servant » le roi , il ne m'auroit pas abandonné dans » mes derniers jours ».

Vous vous montrez à nous , mylord , sous un aspect vraiment ridicule. Vos amis , les torys , avoient annoncé que vous veniez avec des pouvoirs illimités : mais votre proclamation dément ces bruits , et prouve que vous n'êtes qu'un mandataire sans autorité. Toutefois , quand vos pouvoirs seroient tels qu'on l'avoit dit , nous ne nous y soumettrions qu'autant que nous le voudrions bien ; parce que nous avons , comme toutes les autres nations , le droit de ne faire que ce

que nous croyons le plus convenable. LES ETATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE tiendront dans le monde et dans les fastes de l'histoire, une place aussi distinguée que le royaume de la Grande-Bretagne. Le portrait du général Washington remplira une page avec autant d'éclat que celui de lord Howe ; et le congrès a non moins de droit d'ordonner au roi et au parlement de Londres de renoncer à dicter des loix, que vous, votre roi et votre parlement en avez de donner des ordres au congrès. Supposez un moment que nous nous arrogions ce droit de donner des ordres au roi et au parlement anglais ; voyez combien cela vous paroîtroit absurde et risible , et vous pourrez précisément juger de l'effet que votre proclamation a eu parmi nous. Ainsi placé de manière à pouvoir bien voir toute l'étendue de votre folie , et la mépriser autant qu'elle le mérite , permettez que je cite un passage de votre singulière proclamation. — « Nous, » lord Howe et général Howe , comman- » dons , au nom de sa majesté , à toutes » personnes qui forment les assemblées , » sous le nom de congrès général ou pro- » vincial , de comité , de convention , ou

» tel autre que ce puisse être , de se sépa-  
» rer et de renoncer à leurs entreprises et  
» faits déloyaux ».

Vous commencez, mylord, par rappeler dans votre proclamation vos déclarations du 14 juillet et du 19 septembre. Vous oubliez donc que dans la dernière de ces déclarations vous vous êtes abaissé d'une manière indigne de vous. Pour ne pas être soupçonné de vous accuser injustement, je rapporterai toutes les circonstances. Le général Sullivan, alors prisonnier sur sa parole, communiqua de votre part au congrès le desir que vous aviez de conférer d'une manière privée avec quelques-uns de ses membres. Il étoit sans doute au-dessous de la dignité du congrès d'avoir égard à une offre qui, quoique polie en apparence, étoit pourtant une insulte, parce qu'elle laissoit appercevoir assez clairement qu'on vouloit traiter ministériellement avec des particuliers, et les amener à des arrangemens, qui auroient vraisemblablement eu lieu, si les personnes employées dans cette négociation avoient eu la facilité qui distingue si bien les courtisans anglais.

Cependant la conférence fut acceptée.

parce que des hommes honnêtes sont toujours plus jaloux de paroître bons et polis, que fins politiques : mais tout se passa comme on l'avoit prévu ; car vous, mylord, vous savez tout aussi bien que l'auteur de la *CRISE*, qu'il est impossible que le roi d'Angleterre promette de révoquer, et même de revoir aucun acte du parlement. Vous n'aviez donc rien à demander, si ce n'est la soumission des États-Unis ; et dans ce cas vous pouviez promettre à leurs habitans que vous leur feriez grace de la vie. C'étoit là le but de la conférence. Vous dites aux membres du congrès que vous aviez employé deux mois à obtenir vos pouvoirs : mais nous vous demandons quels sont ces pouvoirs ? car comme commissaire vous n'en avez aucun. Si vous parlez du pouvoir de pardonner, ce pouvoir est une preuve que votre maître étoit résolu de nous sacrifier tous, et que vous avez été deux mois à le détourner de cette horrible résolution. Autre preuve encore de son opiniâtreté barbare ! Nous pouvons tirer deux conséquences du langage que vous avez tenu en cette occasion : la première, c'est que vous êtes l'agent d'un monstre ; et la seconde, c'est que

jamais aucun agent ne fut chargé d'une mission plus insensée.

Ce langage simple et rude peut blesser, peut-être des oreilles accoutumées à la duplicité polie des cours : mais les mots sont faits pour être employés; tant pis pour qui mérite des mots durs, et pour qui les emploie mal-à-propos.

Quelque tems après votre retour à New-Yorck, vous publiâtes contre le congrès un pamphlet écrit à la main, plein d'injustice et de mal-honnêteté; car il étoit certainement au-dessous de l'honnêteté la plus commune, de commencer par solliciter une entrevue particulière des membres du congrès pour cacher votre orgueil national, et de finir par entreprendre de tromper la multitude, en publiant un écrit à la main contre ce corps respectable. Vous avez voulu le séduire sous un nom, et vous l'outragez sous un autre. Mais le roi que vous servez et la cause que vous osez défendre, vous permettent si peu d'agir avec noblesse, que le congrès eut pitié de vous, et ne fit pas la moindre attention à vos offenses.

Vous dites dans cet écrit : « Que le congrès a refusé tout moyen de conciliation,

« contraire à ses extravagantes et inadmissibles prétentions d'indépendance ». — Et pour Dieu , qu'y a-t-il entre vous et notre indépendance ? Nous ne demandons pas votre consentement pour la déclarer ; nous n'avons pas besoin de votre argent pour la soutenir. L'Amérique sera plus heureuse , sans vos flottes et vos armées , que quand vous les employiez pour elle ; et vous aurez bientôt assez à faire en vous protégeant vous seuls , sans que vous songiez encore à nous. Nous ne demandons qu'à vivre en paix avec vous , à acheter vos marchandises , à vous vendre les nôtres , et à pouvoir , comme des jeunes gens qui s'établissent , vivre de notre propre industrie. Pourquoi voulez-vous donc dépenser pour nous de l'argent que vous feriez mieux d'épargner ? Nous sommes loin de desirer que vous contractiez des dettes par rapport à nous.

Je veux , mylord , que vous apperceviez votre folie sous tous les points de vue où je puis la placer ; aussi vous dis-je quelquefois gaiement les choses , que je souhaite vous voir considérer avec attention. Mais pour être plus sérieux avec vous , je vous demanderois pourquoi , en parlant du con-

grès, vous dites *son indépendance*? Il faut s'exprimer avec justesse : cette indépendance est à nous, non à lui. Le congrès est chargé par les divers États du continent américain, de la déclarer à la face du monde entier. En la déclarant il n'en doit donc pas être regardé comme l'inventeur ; mais simplement comme le hérault qui la proclame, ou plutôt comme le corps par lequel la souveraineté du peuple reçoit une forme légale ; et ses membres ont peut-être fait plus qu'ils ne devoient en traitant avec vous comme ils l'ont fait : mais nous connoissons bien les hommes en qui nous avons mis notre confiance. L'Angleterre peut-elle en dire autant de ceux qui composent son parlement ?

Je vais à présent faire quelques observations plus particulières sur votre proclamation du 30 novembre dernier. Si vous aviez battu toutes nos troupes et conquis l'Amérique entière, et qu'alors vous eussiez publié une proclamation pour nous offrir ce que vous appelez *grace*, votre conduite pouvoit paroître dictée par quelque sentiment d'humanité. Mais entrer par surprise dans une province, et de là chercher à

épouvanter ou séduire une partie des Américains pour les faire manquer à la foi qu'ils doivent aux autres , et employer pour réussir dans vos projets , des promesses que vous ne voulez ni ne pouvez tenir , voilà qui est à la fois cruel et bas. Cruel , parce qu'à moins que vous ne soyez sûr de conserver tout le pays où vous avez mis le pied , comment pouvez-vous assurer à tous vos partisans la jouissance de leurs propriétés ? Que deviendront , ou vos nouveaux sujets , ou vos anciens amis , les torys de Burlington , de Bordentown , de Trenton , de Mentholly , où vous avez orgueilleusement dominé pendant quelques jours , pour vous enfuir ensuite comme un voleur qu'on poursuit ; que deviendront , dis - je , ces malheureux - là ? Que deviendront également ceux qui ont eu l'imprudence de sortir de Philadelphie pour aller vous joindre ? Que pouvez-vous leur dire , sinon : *tâchez de vous sauver vous-mêmes* ? Ou bien que peuvent-ils espérer que de languir et d'errer dans un éternel exil ? Vous n'avez qu'à les prévenir de prendre aujourd'hui congé de l'Amérique , et de renoncer à tout ce qu'ils y possédoient. Donnez-leur en même tems la con-

solation de les recommander à la cour de votre maître ; ils pourront peut-être y trouver le moyen de vivre à la suite de quelque fastueux parasite , et d'augmenter la foule des méprisables valets des grands. Les traîtres ne sont sur la terre que comme un vil fumier !

Si nous ne pensions qu'en politiques ; nous devrions vous remercier d'avoir enrichi le continent ; car nous serons bientôt en état de faire face aux frais de la guerre par la mauvaise politique de lord Howe et la généreuse défection des torys. Si vous aviez mis le pied dans Philadelphie ; cela nous auroit valu beaucoup d'autres confiscations ; parce que nous aurions été forcés de reconnoître pour traîtres bien des gens que nous ne voulons pas même suspecter. Mais vous appelez les traîtres , vous , *les très-fidèles sujets de sa majesté*. Eh bien ! que cet honneur soit leur seule fortune , et que *sa majesté* se charge d'eux.

J'ai une juste horreur pour tous ces gens-là ; ce sont des ingrats qui ne songent qu'à nuire. Il semble que Dieu les ait abandonnés à quelque esprit infernal ; qui les expose sans

cesse à paroître coupables : mais c'en est assez pour leur apprendre à se mieux conduire. Toute ame honnête est indignée en voyant le sort pitoyable de quelques pauvres fous qu'on punit publiquement , et qui ne sont que les instrumens des grands scélérats qui les égarent par de faux discours ou par des promesses. Nous avons tort de nous occuper d'eux , au lieu d'attaquer leurs chefs. Notre devoir est de les dévoiler, et de les punir, comme ils le méritent , en les exilant pour jamais du continent. Leur nombre n'est pas aussi considérable qu'on l'imagine. L'influence de quelques-uns en a entraîné d'autres qui ne sont pas naturellement pervers. Des mensonges continuels , qu'on ne contredit presque point , finissent par passer pour des vérités ; et ce n'est point celui qui les croit qui est coupable , mais bien celui qui les invente.

Je ne prétends point déclarer la guerre à ceux qui ne sont pas aussi ardens que moi. La différence du tempérament , du caractère , des habitudes , et beaucoup d'autres choses , donne à d'autres habitans de ces États un extérieur différent ; mais la simple vertu n'en est pas moins au fond de leur

ame. Quelques-uns sont naturellement portés à la guerre, et bravent la mort avec gaieté : d'autres pensent autrement ; l'esclavage même ne leur répugne pas autant que la fatigue des armes et la crainte de périr. Et que pouvons-nous dire à cela ? c'est que nous ne pouvons changer la nature, ni ne devons punir celui qui a le malheur d'être né timide. Cependant je crois qu'en général les hommes sont plus braves qu'ils ne pensent, et qu'un peu de hardiesse suffit pour les mettre bientôt à même d'affronter les plus grands dangers. J'ai cru pendant longtemps que je ne pourrais jamais entendre, sans mourir de peur, le sifflement d'un boulet de canon : mais à présent je l'entends avec autant de sang-froid, peut-être même avec une conscience plus tranquille, que vous, mylord. Toutefois, j'avoue que mes premières craintes reviendroient, si j'étais à votre place ; car je pense fermement que la cause infernale que vous défendez ne doit pas laisser en repos l'homme qui pense.

Plein de l'idée que les intérêts de l'Amérique seroient lésés, si la moindre désunion éclatoit entre nous, j'ai dit dans le premier numéro de *la Crise* : « que si nos ennemis

» étoient promptement repoussés, je sou-  
» haitois avec toute la charité d'un vrai  
» chrétien, que les noms de wigh et de  
» tory fussent à jamais oubliés ». — Mais  
il y a parmi nous une espèce d'hommes si  
méchants, qu'ils ne veulent pas voir accom-  
plir des vœux utiles, même en leur faveur.  
Au lieu de se réjouir de ce que le ciel a  
préservé la ville de Philadelphie du pillage  
et de la destruction, en faisant tomber un  
grand nombre d'ennemis entre nos mains,  
sans presque aucune effusion de sang, ils ont  
opiniâtement affecté de douter de notre  
victoire, jusqu'au moment où les prison-  
niers ont paru. Les quakers ont publié une  
profession de foi politique (1), datée du 20  
décembre, et signée *Jean Pemberton* (2),  
pour montrer leur zèle pour le gouvernement

---

(1) The testimony.

(2) J'ai toujours été attentif à n'inculper aucune so-  
ciété ; mais comme le pamphlet dont il s'agit a été pu-  
blié par quelques hommes inconnus, qui prétendent  
avoir droit de représenter tous les quakers, et qu'au-  
cun de ceux-ci n'a réclamé contre cette prétention, il  
est impossible que le public ne les croie pas tous d'ac-  
cord ; d'autant que la gazette royaliste de New-Yorck,

anglais. On les entend continuellement blâmer le grand péché que nous avons commis en prenant les armes : mais le roi de la Grande-Bretagne peut livrer le monde entier au carnage et à la famine ; nous autres , pauvres malheureux , nous n'aurons rien à dire.

Dans quelques-uns des numéros qui suivront celui-ci , je ferai connoître les différentes espèces de personnes à qui on a donné le nom de torys ; car je suis convaincu que tous ceux qu'on a appellés torys ne le sont pas , non plus que nous devons croire whigs tous ceux que nous avons d'abord jugés l'être ; et comme je ne prétends point cacher le nom de nos amis toutes les fois que j'aurai occasion de parler d'eux , je serai également soigneux de nommer nos ennemis , quelque puissent être leur religion , leur fortune ou leur rang.

Quelques personnes ont pris beaucoup de peine pour faire croire à votre dou-

---

en date du 30 décembre , dit : *que les quakers commencent à parler ouvertement de leur attachement à la constitution britannique.* Je suis pourtant certain que nous avons plusieurs amis parmi les quakers.

ceur et à votre honnêteté, mylord : mais  
 comme ces personnes ne vous connois-  
 sent pas, et que nous savons qu'ils n'ont  
 aucun attachement pour nous, nous ne  
 sommes point fondés à les croire. On s'y  
 étoit pris de la même manière pour nous  
 faire aimer George III : mais le TEMS nous a  
 mis à même de lui rendre justice ; et peut-  
 être en sera-t-il de même à votre égard.  
 Vos projets connus ici sont d'égorger, de  
 conquérir, de piller, de pardonner, ou de  
 réduire à l'esclavage ; et les ravages que  
 votre armée a commis dans les Jerseys sont  
 marqués par autant de barbarie que si vous  
 vous étiez ouvertement déclaré chef de bri-  
 gands : vos troupes, ni lorsqu'elles se sont  
 avancées, ni lorsqu'elles ont fait retraite,  
 n'ont donné la moindre preuve d'humanité.  
 Il n'y a même jamais eu d'ordre, suivant ce  
 que j'ai appris, qui leur ait interdit le vol ;  
 et le seul exemple de justice que vous ayez  
 donné, si l'on peut toutefois l'appeller jus-  
 tice, c'est que vous avez laissé piller tous  
 les habitans de la même manière. On a  
 détruit tout ce qu'on n'a pu emporter ;  
 les meubles d'acajou servoient à chauffer  
 vos soldats, qui aimoient mieux les brûler

que de prendre la peine de couper du bois (1). Il fut un tems où les whigs croyoient à votre vertu , et où les torys comptoient sur votre bienveillance : mais l'expérience les a également détrompés ; et chaque ville , chaque maison des Jerseys , où vos troupes ont mis le pied , rend témoignage contre vous. Peut-être que le mal que vous avez fait aux torys leur donne quelque droit à la pitié de leurs compatriotes , et qu'au bout du compte , ce sera la plus grande faveur que vous ayez pu leur accorder.

Dans un grand livre d'ordres , appartenant au bataillon du colonel Rohl , livré pris à Trenton , et maintenant déposé aux archives du conseil de sûreté de la province de Pensylvanie , on trouve plusieurs fois ces paroles barbares : « Son Excellence , le com-  
» mandant en chef , ordonne que tous les  
» habitans qui seront trouvés armés , et qui

---

(1) Comme quelques personnes pourroient douter de la vérité de ce fait , je crois devoir dire que je l'ai appris d'un quaker , qui demeure à Trenton , et que j'ai vu chez M. Michel Hutchinson , autre quaker , qui demeure auprès du bac de Trenton , du côté de la Pensylvanie.

» n'auront point d'officier avec eux, soient  
» pris et pendus sur le champ». Nous igno-  
rons combien d'innocens vous pouvez avoir  
ainsi fait sacrifier : mais le compte en sera  
réglé au jour du jugement. L'Europe ne  
peut pas fournir un exemple de la manière  
horrible dont vous traitiez les prisonniers,  
pour les forcer de s'engager à votre infer-  
nal service ; et cependant c'est ce lord  
Howe, c'est son frère, que les torys et leurs  
bons amis les quakers, ou du moins quel-  
ques-uns de ces derniers, nous ont cités  
comme des modèles de justice et de clé-  
mence.

Une mauvaise cause ne peut être défen-  
due que par de mauvais moyens et par des  
hommes pervers ; et quiconque veut exami-  
ner les choses avec attention, voit que le  
même esprit d'impiété et de discorde règne  
parmi tous ceux de votre parti, tant en  
Amérique qu'en Europe. Il n'y a que peu  
de jours que je me trouvai dans une société  
où étoit un homme connu pour l'un de vos  
partisans ; et comme j'observois qu'il me  
sembloit certain, d'après nos derniers suc-  
cès, que le Tout-Puissant combattoit pour  
nous, il me répondit : « Eh bien ! si Dieu

» vous aide , tant mieux pour vous : pourvu  
 » que nous ayons le diable de notre côté ,  
 » les choses iront bien ». De quelque ma-  
 nière que cela ait été dit , n'importe ; mais  
 il est bien certain que c'est là l'esprit qui  
 règle toute votre conduite , et qui certaine-  
 ment finira par être cause de votre perte .

Si jamais une nation fut égarée , folle ,  
 aveugle et courant vers sa ruine , c'est l'An-  
 gleterre . Il y a des péchés qu'on peut ap-  
 peler nationaux ; et si la punition des pé-  
 chés des individus est réservée pour un au-  
 tre monde , celle des péchés des nations doit  
 toujours avoir lieu dans celui-ci . L'Angle-  
 terre est à mes yeux le peuple de la terre  
 le plus ingrat et le plus coupable envers  
 Dieu . Favorisée du plus grand commerce  
 qu'elle ait pu souhaiter , possédant de vastes  
 domaines dans les deux Indes , avec les  
 moyens d'y donner la loi , elle ne s'est ser-  
 vie de tant d'avantages que pour s'enor-  
 gueillir , pour adorer son *tonnerre* , et pour  
 arracher aux autres nations jusqu'à leurs  
 entrailles . Elle a voulu imiter Alexandre ;  
 elle s'est fait un jeu de la guerre , et fait  
 naître la misère par ses prodigalités . Le sang  
 versé dans l'Indostan n'est pas encore ef-

face ; les malheurs de l'Afrique ne sont pas oubliés ; le massacre des Carâibes de Saint-Vincent a encore dernièrement signalé la cruauté anglaise , et augmenté la somme de ses forfaits. Elle a enfin répondu avec le glaive à la prière pour la *paix* , la *liberté* et la *sûreté*. Voilà ce qu'il faut considérer sérieusement ; et quoiqu'en disent un tyran insensé , une cour perverse , un parlement vendu et un peuple aveugle , tôt ou tard Dieu leur fera sentir sa juste colère. Il n'est point de pays qui n'ait été l'objet des vengeances célestes. Quand la balance a été remplie , les plus puissans empires ont été renversés. Que la Grande-Bretagne se prépare donc à attendre le jour de la douleur ; plutôt il viendra , mieux il vaudra pour elle. Je voudrois qu'il fût déjà venu ; je voudrois qu'il fût passé ; mais je voudrois aussi que le châ-timent fût le plus léger possible.

Peut-être, mylord , n'aimez-vous pas à penser aux choses sérieuses ; et je le crois volontiers , d'après les liaisons que vous avez en Angleterre. Je vais donc quitter ce sujet , et vous parler un langage que vous entendrez mieux. Puis-je vous demander d'abord par quels moyens vous espérez conquérir

l'Amérique ? Si vous n'avez pas réussi l'été dernier, où notre armée étoit plus foible que la vôtre, ni l'hiver, où nous n'avions aucune espèce d'armée, comment réussirez-vous à présent ? Vous avez manqué non-seulement des talens d'un général, mais de la fermeté que tout homme doit avoir. Vos premiers succès ont tourné à votre désavantage, et nous ont fait voir que nous pouvions vous ruiner en vous donnant. De même que si nous jouions une partie de *dames*, nous n'avons qu'à vous offrir un coup pour vous engager à vous avancer, et vous enlever deux ou trois pions en vous en donnant un ; et comme nous sommes sûrs de conserver une garde des deux côtés, nous ne courrons jamais le risque d'une défaite totale. Vous ne pouvez certainement pas être assez aveugle pour ne pas voir que nous avons sur vous un double avantage, parce que nous gagnons à mesure que vous perdez. Burgoyne auroit dû, mylord, vous apprendre cela. Cet officier a assez longtemps étudié la doctrine des hasards.

La seule idée que j'ai des moyens de conquérir un pays, c'est de vaincre les armées qui le défendent. Avez-vous vaincu

les nôtres, mylord? pouvez-vous les vaincre? non, sans doute; ainsi vous feriez bien de mettre de côté vos proclamations: autrement vous perdrez plus de torys par vos faveurs promises que vous ne dompterez de whigs par vos armes.

Si vous vous empariez de Philadelphie, vous ne sauriez en tirer d'autre avantage que de la piller. Si vous vouliez la garder comme vous gardez New-Yorck, ce ne seroit pour vous qu'un embarras de plus; et si vous prétendez à une conquête générale de l'Amérique, vous ferez mieux de laisser Philadelphie tranquille que de vous en charger. Quand vous aurez défait toutes nos armées, les villes vous ouvriront d'elles-mêmes leurs portes: mais les surprendre à présent, comme vous avez surpris Princetown, Trenton, etc. c'est ravager un verger la nuit avant que le fruit soit mûr, et s'enfuir à la pointe du jour. Ce que vous avez éprouvé dans les Jerseys doit vous apprendre que vous ne devez pas vous borner à entrer dans nos maisons; et vos nouveaux prosélytes, ces gens à qui vous avez promis toute sorte de protection, et que vous avez rendus criminels en leur pardonnant leurs

vertus premières ; vos prosélytes , dis - je , doivent avoir une bien pauvre opinion et de votre puissance et de votre politique. Votre autorité dans les Jerseys ne s'étend pas maintenant au - delà du petit terrain qu'occupe votre armée ; et il n'est guère d'endroit où l'on ait reçu votre proclamation sans s'en moquer. Les redoutables vainqueurs du continent américain se sont cachés dans une coquille de noix ; ceux qui ne nous parloient que de leur orgueilleuse clémence ont fui devant les pécheurs à qui ils vouloient pardonner ; et cela , dans le tems même où ils expédioient vaisseau sur vaisseau pour porter en Angleterre les grandes nouvelles de leurs succès. En un mot , vous avez si adroitement ménagé votre expédition dans les Jerseys , qu'il n'y reste d'autres conquérans que ceux qui y sont morts , parce que personne ne veut leur disputer leur sépulture.

Jusqu'à présent toutes les fois que vous aviez fait la guerre , vous n'aviez eu affaire qu'à des armées ; mais aujourd'hui vous avez à combattre non-seulement une armée , mais un pays entier. Alors les provinces suivoient le sort de la capitale. Le

Canada se rendit avec Quebec ; Minorque avec le Port-Mahon. Les conquérans de ces deux villes devinrent, en les soumettant, maîtres de la campagne. Ici, il en est autrement. Si vous vous emparez d'une ville, vous êtes contraint de vous y renfermer, et vous ne pouvez en tirer d'autre parti que d'y dépenser votre argent. N'est-ce pas là tout l'avantage que vous avez remporté de New-Yorck ? Croyez-moi, vous en auriez encore moins à Philadelphie, parce qu'il faut plus de forces pour la garder, et qu'elle est plus éloignée de la mer. La jolie mine que vous auriez, vous et les torys, avec une rivière gelée et une ville en feu ; car vous ne seriez pas plutôt ici qu'on vous y canonneroit, et que les torys seroient obligés de payer tous les dégâts ; ce qui tôt ou tard sans doute deviendra le sort de New-Yorck.

Je desire de toute mon ame que Philadelphie soit sauvée, non pas tant pour l'honneur de nos armes, que par des motifs d'humanité. Cette ville est le refuge des femmes et des enfans, et lord Howe ne doit avoir affaire qu'à nos soldats.

Quand je considère, mylord, toutes les circonstances où nous nous trouvons, je ne

puis m'empêcher de rire de votre projet de subjuguier l'Amérique. Parce que vous vivez dans un petit pays qu'une armée peut parcourir en peu de jours, et où une poignée de soldats suffit pour mettre la multitude à la raison, vous croyez qu'il en est ici de même. Il paroît certain que vous avez porté en Amérique les notions bornées que vous avez reçues dès votre enfance; et vous avez imaginé qu'une proclamation au nom du roi de la Grande-Bretagne devoit produire des miracles. Mais comme les Anglais voyagent toujours pour s'instruire, j'espère que vous retournerez dans votre pays, si vous vous en retournez jamais, plus sage que vous n'en êtes parti.

Nous pouvons éprouver des événemens auxquels nous ne nous attendons pas; et dans ce moment vous trouverez peut-être le moyen d'obtenir quelque avantage passager. Nous l'avons déjà vu, il y a quelques semaines: mais la raison nous ramena bientôt; nous rassemblâmes nos forces, et tandis que vous vous prépariez au triomphe, nous vous fîmes sentir le poids d'une défaite. Voilà ce qui est arrivé; voilà ce qui arrivera cent fois, si vous avez aussi sou-

vent quelque avantage. Si vous prétendez mettre une garnison dans les places que vous aurez conquises, ce qui est le seul moyen de les conserver, votre armée sera bientôt comme une rivière, qui se divise dans son cours et se réduit à rien. Pendant que vous marcheriez de New-Yorck en Virginie, vos forces se trouveroient totalement épuisées; mais nous, semblables à un fleuve qui reflue vers sa source, nous acquiescerions à proportion de vos pertes, et nous serions bientôt en état de vous accabler. Le pays en souffriroit, sans doute; mais c'est un jour de malheur, et nous nous y attendons: ce qu'il nous procurera nous en dédomagera assez. Si nous avons seulement du pain à manger et quelques vêtemens grossiers pour nous couvrir, nous rendrons grace au ciel. Nous n'en avons pas dû espérer davantage; et jusqu'à présent la Providence ne nous en a pas donné moins. Celui qui peut vendre son droit d'aïnesse pour un peu de sel, est aussi coupable que celui qui le vend pour un plat de légumes sans sel; et celui qui l'abandonneroit pour un bel habit doit être à jamais un esclave,

quelqu'étoffe qui le couvre. Et qu'est-ce que du sel, du sucre, et tous les raffinemens du luxe, auprès de cet inestimable bienfait du ciel, *la Liberté*? Que sont les peines de quelques mois en comparaison d'une éternité de misères et de servitude? Le plus pauvre paysan de nos provinces, avec ces nobles sentimens dans le cœur, est plus heureux que le plus riche tory de New-Yorck. Il peut manger son pain sans inquiétude, respirer ensuite un air pur, prendre son fils par la main et le bénir, sans éprouver les remords et la honte que doit sentir celui qui néglige les devoirs d'un père.

En écrivant ces observations, j'ai plusieurs objets en vue. Je veux d'abord vous faire sentir la folie que vous avez eue d'accepter votre commission, la perversité de la cause que vous défendez, et enfin l'impossibilité absolue où vous êtes de subjuguier l'Amérique. Je veux ensuite exposer aux yeux du public quels sont ses vrais, ses meilleurs intérêts; l'encourager à les suivre pour son propre bien; dissiper les craintes que des méchans ont semées, et que des hommes foibles ont accueillies; fortifier  
l'esprit

l'esprit d'union et de confiance qui nous est nécessaire.

Je vais vous soumettre encore une idée relativement à la conquête de l'Amérique.

Supposons que nos armées continentales se dispersent, que chaque soldat retourne chez lui ou ailleurs, et que tous s'engagent pourtant à se rassembler de nouveau à jour fixe : il est certain qu'alors vous n'auriez point d'armée à combattre ; et cependant vous ne seriez pas moins embarrassé qu'à présent. Vous craindriez d'envoyer vos troupes en partis pour nous désarmer et pour prévenir notre rassemblement, parce que vous auriez peur qu'elles ne pussent pas s'en retourner ; et pendant que vous les tiendriez réunies, n'ayant point d'armée à combattre, vous ne pourriez pas vous flatter de nous avoir subjugués. Vous seriez bien le maître de faire insérer quelques pages brillantes dans la gazette de New-York, ou dans celle de Londres : mais le jour où nous reprendrions les armes, vous ne seriez pas plus avancé que vous ne l'êtes en ce moment.

L'Angleterre a la folie de se croire bien plus puissante qu'elle ne l'est réellement ;

et d'après cela , elle veut s'arroger entre les nations un rang auquel elle n'a nul droit ; car depuis plus d'un siècle , elle n'a pas pu entreprendre une seule guerre sans des secours étrangers. Pendant les campagnes de Marlborough , et jusqu'à présent , le nombre de soldats et d'officiers allemands qui ont combattu pour elle est aussi considérable que celui de ses propres troupes. La guerre dernière , on fut obligé en Angleterre de faire venir dix mille Hessois pour se mettre en garde contre l'invasion des Français ; et certes , les Anglais auroient fait une bien mauvaise figure dans leurs expéditions des Antilles et du Canada , si les Américains ne leur avoient pas fourni des hommes et de l'argent.

Je ne me rappelle qu'une occasion où les Anglais aient combattu seuls ; c'est dans la révolte de l'Écosse en 1745 ou 1746 ; alors de trois batailles qu'ils donnèrent , ils en perdirent deux ; et ayant vu diminuer le nombre de leurs troupes , comme les vôtres diminueront , ayant vu prendre un de leurs vaisseaux chargé d'habits , d'armes et d'argent , comme nous vous en avons pris plusieurs , ils furent dans l'impossibilité de ré-

duire les rebelles. L'Angleterre ne s'est jamais signalée par terre : ses officiers ne passent pas pour braves ; ils ont plus l'air de maîtres de danse que de militaires ; et si nous pouvons en juger par ceux que nous avons fait prisonniers , nous devons préférer les nôtres. Fièrè des forces qu'elle a déployées dernièrement ; votre nation est devenue tout - à - fait extravagante : mais comme ses finances et son crédit sont très-baissés , elle changera bientôt de ton. Elle est , j'ose le dire , la nation la plus pauvre de l'Europe ; car ses trois royaumes et tout ce qui en dépend ne valent pas le montant de ses dettes. Cependant l'insensée prend les armes contre nous , dans le dessein de nous traiter en bêtes de somme ; de nous faire payer ses prodigalités , et de nous voir ensuite l'aider à faire le malheur des peuples qui se sont montrés nos meilleurs amis. Tant d'ingratitude pourroit convenir à un tory , ou à un quaker superstitieux et dégénéré , mais non pas à nous.

Les Anglais ont le malheur d'aimer la guerre par caractère ; et qu'elle soit juste ou non , peu leur importe , pourvu qu'elle réussisse. Mais les revers les rebutent bientôt ;

et il y a grande apparence que l'été prochain ils crieront autant pour avoir la paix, que le roi et ses ministres crioient l'hiver dernier pour avoir la guerre. Dans cette expectative, il faut convenir, mylord, que vous ne devez pas être à votre aise. Votre réputation dépend entièrement des lauriers que vous cueillerez. Si ces lauriers sont flétris, votre gloire se flétrira avec eux. Si, au contraire, ils sont brillans, vous ne vivrez pas assez pour en jouir ; et de quelque manière que les choses tournent, vous ne pouvez long-tems éviter ce que je viens de vous prédire.

Ce que nous regardions dernièrement comme un malheur, n'étoit pour nous qu'un bonheur caché ; et vos avantages prétendus ont tourné à notre profit. La perte même de Philadelphie, si elle avoit lieu, pourroit, autant que je puis le prévoir, nous devenir très-avantageuse. Plus vous étendrez votre armée, moins elle sera forte, et plutôt nous pourrons vous chasser. D'ailleurs notre consolation dans nos désastres, c'est que les propriétés des torys nous répondront des dommages que nous essuyérons. Enfin, il n'est point autour de nous de terrain

sur lequel nous ne soyons en sûreté, et nous en voyons de nouveaux nous offrir un asyle. Nous avons mis la main à la charrue, mylord, et nous maudirons celui qui n'achèvera pas de tracer son sillon.

Dans le discours que votre roi adressa au parlement le printems dernier, il déclare « qu'il ne doute point que les grandes » forces que ce parlement l'a mis à même » d'envoyer en Amérique ne suffisent pour » soumettre les colonies rebelles ». Cependant ces forces ne nous ont pas vaincus, ni ne peuvent nous vaincre : mais votre roi en a fait assez pour assurer les revers qu'il doit essuyer les années qui suivront celle-ci. Vous savez que quand vous avez quitté l'Angleterre les opinions y étoient déjà divisées, et que le commandement que vous avez obtenu vous a rendu le principal espoir du parti de la cour. Sa fortune repose maintenant sur vous. Un simple exprès de votre part fixe le degré de joie ou de chagrin qu'il doit ressentir, et la confiance qu'il peut inspirer au public. Il est entièrement en vos mains, et vous possédez le secret des alliés. Dans cette situation, vous êtes devenu l'instrument involontaire et mé-

chanique de votre propre chute et de celle de la cour. Le roi et ses ministres n'ont pas douté de la conquête de l'Amérique, et il faut qu'ils le prouvent pour ne pas perdre leur crédit. Pour les supporter, en attendant, vous avez eu besoin de faire tout ce que vous avez pu ; et nous pouvons juger de la gazette de Londres, d'après celle que Hugh Gaine imprime à New-York. La liste de vos victoires ne permet pas à la nation anglaise de croire que vous avez besoin de nouveaux secours. En les demandant vous démentiriez vos triomphes, et vous accuseriez le roi et ses ministres de fausseté et de trahison.

Si vous demandez donc des secours en Angleterre, vous renversez votre parti. Si vous n'en demandez point, vous vous perdez vous-même. Les demander il y a quelque tems, c'étoit trop tôt ; les demander à présent, c'est trop tard ; et à moins qu'ils n'arrivassent très-prompement, ils ne seroient d'aucune utilité. En un mot, vous jouez le plus mauvais rôle ; et je suis persuadé qu'il ne vous reste plus qu'à faire ce que vous pourrez de mieux avec les troupes que vous avez, ou peut-être avec quelque léger renfort.

Nous l'avons emporté sur vous par les talens de notre général et la bravoure de nos soldats ; mais nous n'avons pas encore, comme nation, entrepris tout ce que nous pouvons entreprendre. Moi, qui connois bien l'Angleterre, je sais qu'il nous est plus aisé d'y opérer une révolution qu'à vous de soumettre l'Amérique. Quelques milliers d'hommes qui débarqueroient avec le dessein bien connu de déposer George III, de faire juger ses ministres, et de mettre sur le trône le duc de Gloucester, réussiroient sûrement, tandis que vous resteriez ici à vous morfondre. J'ai fait passer tous mes écrits en Angleterre, et celui-ci y parviendra comme LE SENS COMMUN. Il fera sans doute que votre parti se tiendra sur ses gardes : mais il apprendra aussi au parti opposé et à la nation en général, l'intention où nous sommes de vous aider.

J'ai essayé, mylord, de vous donner une juste idée des affaires actuelles. Vous pouvez en tirer la conclusion qu'il vous plaira. Je desire autant que vous que l'Angleterre soit heureuse ; mais je n'en crois pas moins qu'elle ne peut pas être lésée par l'indépendance de l'Amérique, qui est en même

tems un droit naturel et un avantage réel pour celle-ci. Qu'un marchand anglais reçoive un ordre et soit payé en conséquence, cela ne fait rien à celui qui gouverne le royaume.

Voilà, mylord, quelle est ma profession de foi politique. Si je me suis exprimé en quelques endroits avec trop de chaleur, c'est que j'ai une haine insurmontable pour les hommes cruels et les moyens qu'ils emploient. Je hais aussi la monarchie, parce qu'elle me semble contraire à la dignité de l'homme ; mais je n'ai jamais importuné les autres de mes opinions, jusqu'au moment où j'ai eu besoin d'écrire pour mes compatriotes. Je n'ai même jamais imprimé un mot en Angleterre. Je suis en écrivant l'impulsion de la nature. Ma plume n'est que l'interprète de mon ame. J'ai toujours abandonné mes ouvrages au libraire pour l'impression et le papier ; encore en ai-je été de tems en tems pour quelques frais. N'ambitionnant point la renommée, méprisant les richesses, je puis attester à cet égard ceux qui connoissent ma manière de vivre. Ils diront que mon unique étude est d'être utile ; et si le genre humain vous étoit aussi

cher qu'à moi , mylord , voyant que vous ne pouvez nous soumettre , vous nous tendriez les bras et nous offririez la paix.

Nous défendrons , grace à Dieu , notre INDÉPENDANCE contre l'univers entier ; mais comme nous voulons nous préserver du mal , nous n'avons pas plus envie d'en faire à personne. Je suis bien loin de chercher à pénétrer les secrets politiques ; mais je pense que si vous négligez l'occasion , bientôt nous ne serons plus maîtres de nous séparer en paix de vous ; parce que si nous faisons des traités , si nous formons des alliances , nous y serons fidèles , et vous vous trouverez déçu. Une INDÉPENDANCE paisible et durable , est l'objet de tous mes vœux ; aussi je prie Dieu que les Américains ne puissent jamais être vaincus ; et j'espère que tandis qu'ils ont de bons officiers , et qu'ils sont bien commandés à leur choix , ils ne le seront jamais.

LE SENS COMMUN.

N<sup>o</sup>. 3.

EN politique, comme dans les choses les plus ordinaires, nous sommes portés à oublier le point d'où nous étions partis, mais même à négliger l'expérience que nous devrions acquérir en avançant. Nous dépendons, si je puis m'exprimer ainsi, les connoissances de chaque jour suivant les circonstances, et nous voyageons pour faire de nouvelles découvertes : mais de même qu'en voyageant il est quelquefois agréable, même utile, de regarder derrière soi, et de retracer tous les sentiers et les détours par où l'on a passé, il peut nous être avantageux de faire halte dans notre carrière politique, pour considérer le labyrinthe extraordinaire que nous avons parcouru en si peu de tems.

Nous pouvons vraiment dire qu'on n'a jamais vieilli si promptement que nous. Nous avons fait en quelques mois ce qui pouvoit occuper un siècle. Les événemens nous ont entraînés si rapidement, que, faute de pouvoir y réfléchir, nous avons prodi-

gué à mesure que nous acquérons, et laissé presque autant que nous emportions. Mais le chemin où nous avons passé est encore couvert de riches débris; et avant que nous allions plus loin, je veux essayer d'en profiter.

Un homme totalement privé de mémoire ne pourroit jamais avoir une opinion juste. Tout ce qui se passeroit autour de lui, lui offriroit l'image du chaos. Il seroit obligé d'apprendre sa propre histoire de la bouche des autres; et ne sachant pas ce qui se seroit passé dans le monde en son absence, il ne pourroit pas juger de ce qui devroit arriver à son retour. Il en est presque ainsi d'une trop grande inattention pour les événemens dont nous avons été témoins; elle nous retarde; elle embarrasse sans cesse notre jugement; tandis que si au contraire on compare le passé au présent, on se forme une idée juste de l'un et de l'autre, et on devient sage à peu de frais. C'est par une sorte de marche rétrograde que nous pouvons devancer le tems et prédire les choses qui doivent avoir lieu. Beaucoup de circonstances, au moment qu'elles s'offrent à nous, semblent être une suite d'énigmes; et

comme une énigme est toujours accompagnée du mot qui l'explique, chaque circonstance amène l'événement qui en donne la solution. Un long espace de tems peut s'écouler entre les événemens, et à moins que nous ne les observions tous également, le rapport qu'ils ont entr'eux nous échappe; mais ce qu'il y a de malheureux, c'est que tant parce que nous sommes quelquefois pressés par la nécessité, que parce que notre impatience naturelle nous entraîne, n'examinant pas assez les choses à mesure qu'elles arrivent, et conséquemment les concevant mal, nous nous formons sans cesse de nouveaux obstacles, et nous nous opposons aux desseins favorables de la Providence.

Je n'ai voulu parler de ces inconvéniens qu'en général, parce que, de cette manière, on ne peut les attribuer à personne en particulier: mais avec le tems, on ne pourra guère s'empêcher d'en rejeter la faute sur les torys; car ces gens-là sont toujours pressés de tirer des conclusions des faits les plus simples. La moindre apparence d'un revers pour nous, la moindre apparence d'un avantage pour l'ennemi, doit décider suivant eux du sort de la campagne. En ju-

geant ainsi à la hâte, ils ont métamorphosé une retraite en défaite; ils ont donné pour impétit les grands talens du général, et appelé conquête quelque foible avantage accordé à l'ennemi, soit pour l'affoiblir en divisant ses forces, soit pour l'embarrasser en multipliant les objets de ses soins, soit enfin pour conserver un poste important ou en enlever quelqu'autre. Ainsi par une mauvaise politique fondée sur de mauvais principes, ils ont réellement servi la cause à laquelle ils prétendoient nuire, et nuï à celle qu'ils vouloient servir.

Il est probable que la campagne s'ouvrira avant l'impression de cette feuille. L'ennemi est resté long-tems dans l'oisiveté, ou s'est amusé à faire la guerre avec des proclamations. Tandis qu'il perd encore son tems, nos forces s'accroissent; et si nous en venions maintenant à une action, il est vraisemblable que, comme il n'a pas pu recevoir de secours, nous remporterions l'avantage. Tel qu'une baleine blessée à mort, il n'a plus besoin que de tems et d'une place pour expirer. Il pourroit pourtant être encore dangereux à approcher de trop près, comme la baleine dont la queue frappe encore des

côups terribles à son agonie : mais chaque moment diminue sa force, et lui ôte le pouvoir de faire du mal.

S'il survient quelque chose d'intéressant pendant que cet écrit sera sous presse ; j'en profiterai pour mes derniers. A présent je me lasse d'être aux aguets ; et comme l'ennemi n'a rien entrepris, comme il n'y a eu rien de nouveau depuis quelque tems, je ne puis parler que d'objets généraux sans avoir aucun but particulier. Cette *Crise* contiendra donc plutôt des variétés que des nouvelles, et sera plus utile à la raison que piquante pour la curiosité.

Les succès de notre cause, l'union du peuple américain, et les moyens de les maintenir, ne doivent pas être perdus un seul instant de vue. Celui qui doute de nos succès est un lâche, et celui qui cherche à rompre notre union un traître ; leur caractère peut se reconnoître aisément, et je n'en dirai pas davantage à présent.

L'une des plus grandes preuves d'union que l'Amérique ait jamais offerte ; c'est en refusant au parlement britannique le droit de *lier les colonies dans quelque cas que ce pût être*. Cette déclaration du parlement

étoit non-seulement très hautaine dans sa forme , mais elle étoit encore un effet terrible du pouvoir arbitraire qu'un certain nombre d'hommes, ou un pays , puisse s'arroger sur un autre. La taxe qu'ils vouloient nous imposer n'étoit que la pratique de leur prétendu droit ; et cette taxe ne réussissant pas , on a eu recours aux armes pour établir ensemble et le droit et la pratique , ou pour effectuer un dessein plus funeste dont je parlerai dans ce pamphlet. Pour se dédommager ensuite des frais de leur armée , les Anglais ont déclaré les colonies en état de rébellion ; et en conséquence de cette déclaration , ils regardent toutes les propriétés des Américains comme un objet de conquête.

De leur côté les colonies ont d'abord dénié à l'Angleterre son prétendu droit ; ensuite elles se sont abstenues des marchandises sur lesquelles on avoit mis une taxe , et elles ont réclamé contre les prétentions du parlement. Mais ces moyens ne leur suffisant pas , elles ont pris les armes pour défendre leurs propriétés attaquées ; et en réponse à la déclaration de rébellion et de non-protection , elles ont publié la déclaration de leur

indépendance et du droit qu'elles ont de se protéger elles-mêmes.

Voilà, en peu de mots, l'historique de notre querelle avec les Anglais. Les faits y sont si intimement, si nécessairement liés, qu'il est impossible de les séparer. Un homme doit être tout entier ou whig ou tory. Qu'il soit sensible, pieux, charitable, il faut qu'en politique il ne varie point. Il ne peut être whig pour une chose et tory pour l'autre.

Celui qui dit qu'il est contre l'indépendance des États-Unis est aussi contre tout ce qu'ils ont fait de plus, car l'indépendance comprend tout. Il peut tout aussi bien dire que l'Angleterre a eu raison de nous déclarer rebelles, de s'armer contre nous, et de déclarer « qu'elle avoit le droit » de nous lier dans tous les cas quelconques ». — Peu importe qu'il se crée un terrain pour y demeurer neutre; notre querelle n'admet aucune neutralité entre l'Angleterre et l'Amérique; l'une a absolument raison ou absolument tort.

L'Angleterre ressemble à un joueur ruiné et extravagant, qui veut d'un seul coup se racquitter.

racquitter de toutes ses pertes. Si elle gagne, elle gagnera ma vie ; elle gagnera le continent comme l'enjeu des rebelles ; elle gagnera le droit de mettre des impôts sur ceux qu'elle aura rendus ses sujets ; elle gagnera , enfin , le pouvoir de les enchaîner comme de vils esclaves. Tout cela ne dépend que de la manière dont nous soutiendrons notre indépendance. C'est donc cette indépendance qui est la pierre de touche des vrais patriotes. Celui qui ne défendra point l'indépendance de l'Amérique, comme ses principes religieux et politiques l'obligeroient à défendre le gouvernement de tout autre pays où il vivroit, est, dans le sens que les Américains attachent à ce mot, un vrai **TORY** ; et dès l'instant qu'il cherche à mettre son torysme en pratique, il devient un **TRÂTRE**. Le premier ne peut exciter qu'un cri général d'indignation : la loi a déjà prononcé le châtimeut de l'autre.

Il est impolitique et contre nature d'admettre dans notre législation, soit comme représentans, soit comme électeurs, des hommes qui voudroient anéantir notre indépendance ; car sa destinée dépend en

grande partie et du courage et de l'intégrité de ceux qui seront à la tête des affaires. L'Angleterre voudroit-elle en tems de paix, et sur-tout en tems de guerre, souffrir que les élections de son parlement ou de ses magistrats fussent faites ou remplies par des hommes qui prétendroient n'être point ses sujets ? non, sans doute.

Mais nous avons ici une classe de torys ; qui ne peuvent alléguer ni conscience ni religion, mais dont l'avarice règle seule les principes. Quelques hommes des plus riches du continent, lesquels sont du parti des whigs, voient leur fortune attachée au sort de ce parti. La sécurité doit-elle donc être le partage de la défection ? Rien peut-il donner une plus basse idée du caractère d'un homme, que de le voir ne s'occuper que de son argent ? Cependant, quoique les vues des torys dont je parle soient extravagantes, tant qu'ils croiront, d'une part, qu'en ne se montrant pas très-coupables envers l'Amérique, et que de l'autre, en blâmant en secret son indépendance pour se ménager la bienveillance de l'ennemi, ils pourront ne courir aucun risque ; tant qu'ils seront, dis-je, libres de marcher sur

une ligne entre les deux partis, la ruse et l'avarice les y retiendront, et leur vil exemple ne trouvera que trop d'imitateurs.

Ces hommes sont pourtant honteux d'avouer l'indigne cause d'où naît leur défection, ajoutent bassesse sur bassesse, en prenant le masque de l'hypocrisie. Mais ils seroient bien plus excusables s'ils étoient torys par quelques principes particuliers, que de l'être parce qu'ils n'ont aucun principe.

Mais jusqu'au moment où ils pourront nous fournir quelque raison politique ou quelque principe religieux contre notre indépendance, nous ne devons pas les placer au premier rang des torys, mais bien au plus bas degré.

J'ai essayé, dans le second numéro de *la Crise*, de montrer l'impossibilité où est l'ennemi de soumettre l'Amérique. J'ai prouvé que nous n'avions besoin que de patience et de constance, et qu'avec ces vertus nous étions, autant que l'esprit humain puisse en juger, certains de nos succès. Mais comme il est parmi nous plusieurs personnes qui, influencées par d'autres, ont changé d'opinion, rétrogradé à mesure que

nous avançons ; comme il n'est point de bon Américain qui n'ait le malheur d'avoir dans son voisinage quelque traître ; je veux employer une ou deux pages à confirmer l'un dans ses bons principes , et à tâcher de ramener l'autre , en traçant les principaux motifs de notre indépendance. Il est bien plus doux de corriger le vice que d'avoir à le punir ; et quoiqu'un juste ressentiment nous anime contre les traîtres , et que nos dépenses nationales fussent acquittées par la confiscation de leurs propriétés , nous préférons l'harmonie et l'amitié , qui font toujours le bonheur des pays où elles règnent.

Notre indépendance est fondée sur quatre raisons principales.

- 1°. Le droit naturel de ce continent.
- 2°. Son intérêt.
- 3°. La nécessité.
- 4°. Ses avantages moraux.

PREMIÈREMENT : le droit naturel du continent à l'indépendance est une chose qui n'a jamais été révoquée en doute. Le nier paroîtroit une sorte d'athéisme politique ;

et la meilleure qu'on pourroit faire dans ce cas seroit : « l'insensé a dit dans son cœur , » il n'y a point de Dieu ».

SECONDEMENT : l'intérêt qu'a le continent à être indépendant , ne peut pas plus être contesté que son droit. L'Amérique par une industrie particulière que les Anglais seuls connoissoient en Europe , étoit , au moment de la guerre actuelle , arrivée à un point de grandeur , de commerce et de population , que nos oppresseurs ne vouloient pas laisser accroître davantage , de peur que sentant notre force nous ne fussions moins soumis. Ils voyoient ce continent avec l'œil d'envie et de crainte d'un tuteur avare qui s'enrichit des revenus de son pupille , et qui voit ce pupille toucher à l'âge de sa majorité ; et l'Amérique n'a pas plus d'obligation à l'Angleterre de l'état où elle est parvenue , que le pupille n'a d'obligation à son tuteur d'être arrivé à vingt-un ans. L'Amérique , il est vrai , a prospéré sous le gouvernement britannique ; mais il est aussi indubitable que si , dès le commencement de son établissement , elle avoit été affranchie de toute domination étrangère , maitresse de régler

son commerce , de faire ses loix , elle seroit devenue bien plus puissante qu'elle ne l'est. La raison est toute simple. Les premiers colons de nos diverses provinces furent d'abord inconnus aux puissances européennes , et conséquemment n'en tirèrent aucun secours. Mais comme la tyrannie , les persécutions de l'ancien monde chassoient chaque jour une foule de malheureux qui vinrent se réfugier dans le nouveau , et qui , par les faveurs de la Providence , eurent assez de courage et d'intelligence pour faire des établissemens utiles , l'ambition des Européens se réveilla , et chercha à profiter de cet avantage. Il étoit sans doute impossible que , dans ces commencemens , les colons américains pussent résister au premier qui auroit tenté d'envahir leur pays et de les soumettre à son pouvoir. L'Angleterre se présenta alors , et les Américains la reçurent avec reconnoissance. Il étoit assez indifférent pour eux que ce fût elle ou une autre , sentant bien que les forces et l'ambition des puissances européennes lui faisoient en quelque sorte un devoir d'appartenir à l'une d'elles , jusqu'à ce qu'ils fussent en état de faire reconnoître leurs

droits. La Hollande leur auroit peut-être mieux convenu que l'Angleterre ; et certainement quelque maître à qui ils eussent appartenu, l'espérance de profiter des avantages de leur commerce, en ne les opprimant pas trop, leur auroit procuré les mêmes effets. La protection de l'Angleterre n'est qu'une dérision ; car pour avoir besoin de protéger les Américains, il faut d'abord que ses querelles particulières nous suscitent des ennemis.

Pour bien savoir s'il est de l'intérêt du continent d'être indépendant, il ne faut faire qu'une simple question. Est-il de l'intérêt d'un homme de vivre continuellement dans l'enfance ? La réponse convient à l'Amérique comme à l'homme. L'Amérique a été un objet continuel de contestations pour sa législation depuis le premier gouverneur que l'Angleterre nous a envoyé jusqu'au dernier ; et ce n'a été certainement qu'un effet de l'opposition d'intérêt, qui a toujours existé entre le nouveau monde et l'ancien. Les gouverneurs anglais, dès l'instant de leur nomination, n'auroient jamais dû être considérés par nous que comme d'honnêtes espions, dont la principale at-

faire étoit de nous opprimer. Comme es-  
pions, ils étoient chargés d'observer le ca-  
ractère, les sentimens, les dispositions du  
peuple, l'accroissement du commerce et des  
fortunes particulières ; et comme oppres-  
seurs, ils devoient réprimer tous les actes  
de nos assemblées coloniales, lorsqu'ils n'é-  
toient pas au profit du roi d'Angleterre,  
quelqu'avantageux qu'ils fussent d'ailleurs  
pour ce pays-ci.

Depuis l'établissement des Européens,  
l'Amérique n'a pu commencer qu'aujourd-  
d'hui à être appelée un pays libre, parce  
que sa législation dépendoit d'un homme  
qui vivoit à quinze cents lieues de distance,  
dont les intérêts étoient diamétralement op-  
posés à ceux des Américains, et qui d'un  
mot pouvoit enchaîner toutes leurs volontés.

La liberté du commerce est aussi un ob-  
jet de si grande importance pour un pays  
commerçant que la source de ses richesses  
en dépend ; et il est impossible qu'une na-  
tion soit aussi florissante qu'elle devoit  
l'être, si son commerce est envahi ou en-  
travé par quelqu'autre. Ce sont pourtant ces  
maux et beaucoup d'autres dont je ne parle  
point que l'Amérique souffroit, parce qu'elle

étoit dans les fers de la Grande-Bretagne. Mais l'indépendance nous délivre de tous ; elle nous décharge du continuel et inutile soin de faire des pétitions dédaignées. En échange de l'Angleterre, elle nous donne l'Europe ; nous verrons le monde entier nous tendre la main ; nous vivrons en paix par-tout , et nous irons trafiquer là où nos véritables intérêts nous appelleront.

TROISIÈMEMENT : la nécessité d'être indépendans, même avant la déclaration de notre indépendance , étoit telle que l'Amérique sembloit accélérer en retardant cette déclaration. Nous avons plusieurs raisons de croire que l'Angleterre vouloit nous traiter à l'européenne, démembrer l'Amérique comme la Pologne l'a été, en sacrifier une partie plutôt que de perdre le tout, et nous vendre au plus offrant et dernier enchérisseur ; car de tels marchés ne sont pas rares. Ainsi Gênes ne pouvant réduire l'île de Corse, l'a vendue à la France. Nous n'avions point alors des envoyés auprès des cours de l'Europe pour rendre nulles les négociations de l'Angleterre, et ses agens ne trouvoient aucune contradic-

tion. Nous n'eûmes même connoissance de son traité avec le landgrave de Hesse, qu'après sa conclusion, et lorsque les troupes furent prêtes à s'embarquer. Si nous avions déjà eu déclaré notre indépendance, peut-être auroit-elle empêché ce traité. Nous étions sans crédit au-dehors, parce qu'on nous regardoit comme des rebelles. Nos vaisseaux ne trouvoient aucune protection dans les ports étrangers, parce qu'on n'avoit aucun prétexte pour les protéger. Nous reconnoître nous-mêmes sujets de l'Angleterre, et combattre contr'elle, étoit sans doute donner à toute l'Europe mauvaise opinion de nous. Si les torts qu'on nous a faits nous ont donné le droit de prendre les armes, ils nous ont également donné le droit de nous séparer de nos oppresseurs; et s'ils ne justifient pas notre séparation, ils ne peuvent pas non plus justifier d'avoir pris les armes.

Tant que nous avons pu être regardés comme des rebelles, toute l'Europe a été intéressée à nous réduire; et toute l'Europe, ou du moins une grande partie, est intéressée à nous soutenir comme États indépendans: tant que nous n'étions

point indépendans, notre condition ici étoit encore pire. Notre papier-monnoie n'avoit plus aucune garantie ; et sa chute pouvoit ruiner à la fois et les whigs et les torys. Nous n'avions pour loix qu'une sorte d'indignation , pour autorité civile qu'un peuple heureusement honnête et bon , et pour protection que l'attachement naturel que tout homme a pour l'autre. Quelques mois de retard auroient plongé ce continent dans un état de confusion et de désordre inextricable. Des partis contraires se seroient élevés avec violence , et dans ce conflit général les riches auroient été ruinés et les pauvres anéantis. Ce n'est qu'à notre indépendance que les torys eux-mêmes doivent leur sécurité ; car c'est par elle seule que nous sommes sortis d'une incertitude funeste pour entrer dans un état de société régulière.

Quand bien même il n'y auroit point eu de démêlés entre l'Amérique et l'Angleterre , nous n'aurions pas tardé à sentir la nécessité de devenir indépendans. L'important accroissement de notre commerce , l'incertitude de notre législation , les embarras de la politique européenne, tout

nous auroit fait sentir chaque jour de plus en plus l'impossibilité de rester soumis à l'Angleterre. Après y avoir réfléchi avec tout le sang - froid possible, on voit que l'Angleterre est trop jalouse de l'Amérique pour pouvoir la gouverner avec intégrité ; trop mal instruite de ce qui lui convient pour la bien gouverner, et trop éloignée pour la gouverner d'aucune manière.

QUATRIÈMEMENT : eh ! de quelle importance doivent être aux yeux de tout homme sage les avantages moraux qui résulteront de notre indépendance ? La guerre, le carnage, la désolation sont devenus une sorte de commerce pour l'ancien monde. L'Amérique ne pouvoit être sous le gouvernement des Anglais, sans participer à leurs crimes et devenir aussi coupable qu'eux. Une sorte d'esprit de duellisme, qui devient alors l'esprit général, caractérise toutes les guerres européennes. Elles ont rarement d'autre motif qu'un fol orgueil, et d'autre but qu'une vaine renommée. Les vainqueurs et les vaincus se ruinent également ; et la seule différence qu'il y a entr'eux, c'est que les premiers se retirent avec de prétendus

honneurs que les autres n'ont plus. Le caractère des Anglais est de se battre pour une plume, s'ils imaginent que cette plume est un affront pour eux ; et l'Amérique, sans avoir le droit de dire pourquoi, étoit obligée d'entrer dans toutes leurs querelles, et de suivre leur destinée. Il est vraiment affreux pour une nation de faire la guerre au gré d'une autre, soit que cette guerre soit juste, soit qu'elle ne le soit pas ; et cependant, si nous ne nous étions pas séparés des Anglais, tel seroit à jamais l'effet de nos rapports avec eux. Certes, les quakers ont oublié leurs principes, quand ils ont dit dans leur profession de foi politique, que des rapports, dont dépendoient la désolation et le carnage, étoient *une heureuse constitution*.

Depuis long-tems la Grande-Bretagne a été en guerre près de cinquante ans par siècle. Ainsi, par principe de conscience autant que par politique, les Américains doivent s'abstenir de tremper leurs mains dans le sang qu'il plaît à l'Europe de verser. Notre situation nous met à l'abri de ses troubles ; et l'heureuse union de nos

États donne la facilité d'écarter au moins d'un coin du globe , le barbare usage des armes. La politique irréligieuse des chefs actuels des quakers a voulu pourtant , par attachement pour des gens qu'ils connoissent à peine , nous priver de ces douces espérances de paix ; ils vouloient enchaîner ce continent à l'Angleterre , comme le corps d'Hector fut enchaîné au char d'Achille , et le traîner au milieu de tous les malheurs des guerres européennes.

En considérant sous ce point de vue notre liaison avec l'Angleterre , l'humanité en est révoltée. Tant que les Anglais étoient nos maîtres , nous avions pour ennemis la plupart des autres Européens , et une guerre continuelle étoit inévitable. Mais dès que nous sommes indépendans de toute domination étrangère , l'Europe devient notre amie , et nous pouvons nous flatter d'une paix éternelle. Ceux qui parlent en faveur du gouvernement anglais , sont obligés de borner leurs idées de paix au tems où l'Europe sera en paix elle-même ; car pendant que l'Angleterre nous gouvernoit , nous étions contraints d'entrer dans toutes les

guerres qu'elle entreprenoit , et notre seul espoir étoit d'échapper à une ruine totale. Est-ce donc là un état heureux ?

Si , pendant la guerre du Canada , les Français avoient profité de la défaite du général Braddock , Philadelphie et toute la Pensylvanie auroient senti le malheur d'appartenir à l'Angleterre. Le même danger pourroit encore se renouveler , si l'Amérique continuoit à dépendre de la couronne de la Grande-Bretagne : elle paroîtroit comme une pomme de discorde entre ce royaume et la France , et ses campagnes seroient toujours le théâtre de la guerre.

Si l'on peut desirer de voir une partie du monde exempt de carnage ; si la liberté du commerce et la facilité de trafiquer sur toute l'étendue du globe peut mériter notre attention ; si le crédit et le remboursement de notre papier-monnaie nous intéressent ; si nous voulons jouir de l'entière possession de nos terres sur lesquelles les Anglais réclament un vain droit de propriété ; si nous prétendons au droit de faire nos loix sans être entravés par un

espion royal ou ministériel ; si nous sommes , enfin , dignes d'être libres , nous devons tous défendre notre indépendance. Et puissent ceux qui ne la défendront pas , être privés de ce bienfait du ciel , et , sans exciter aucune compassion , traîner leur vie dans les horreurs et la honte de la servitude !

Nous avons lu souvent l'histoire des anciens ; nous connoissons les faits des nations qui nous ont précédés. En les lisant nous avons applaudi , critiqué , ou versé des larmes , suivant nos diverses manières de sentir. La grandeur d'ame et la patience des héros , la justice de leur cause , la cruauté des oppresseurs , l'excès d'infortune des opprimés , l'importance des objets pour lesquels on combattoit , les conséquences d'un triomphe ou d'une défaite , ont bien des fois ému nos cœurs et excité notre sympathie. Mais , avant nous , a-t-on jamais vu un peuple obtenir la guerre pour prix de la justice qu'il demandoit ? Et avant cette guerre en a-t-on vu quelqu'autre dont dépendît le sort d'un hémisphère entier ?

Peut - être ne sommes - nous pas assez  
sages

sages pour tirer tout le parti possible de notre indépendance. Cependant ses avantages ne s'offrent à nous qu'avec un caractère de grandeur et de beauté, dignes du Tout-Puissant à qui nous la devons. Au milieu des troubles actuels, je prévois des jours de tranquillité où nous pourrons donner l'exemple de la paix au reste du monde. Certes, si les quakers étoient dirigés par les sentimens de paix et de bienfaisance qu'ils affectent de s'attribuer, ils auroient été les premiers à applaudir à notre indépendance, même en condamnant les moyens dont nous sommes forcés de nous servir pour nous l'assurer, parce que se séparer de Sodome et de Gomorrhe, c'est favoriser l'établissement d'une paix générale, qui est la base de leur religion. O vous, hommes dégénérés, prêtres foibles, troupeau imitateur de l'inexplicable Pemberton! que pouvons-nous vous dire de plus que de déclarer qu'un quaker pieux est un homme estimable, mais qu'un quaker politique est un vrai jésuite?

A présent que j'ai expliqué les principales raisons que nous avons de maintenir notre indépendance, je prierai mes lecteurs de

remonter avec moi jusqu'à l'époque où l'on commença à en parler publiquement , et d'examiner les progrès que cette doctrine a faits parmi les diverses classes des habitans de ces contrées. L'époque dont je parle est celle du 19 avril 1775 , premier jour des hostilités de l'Angleterre. Jusqu'à ce moment-là , l'Amérique n'avoit envisagé la dispute que comme une espèce de procès pour un point de droit , entre l'ancien monde et le nouveau ; et elle sentit alors la même horreur que si elle avoit vu un plaideur inique se présenter devant le tribunal à la tête d'une troupe de brigands , et passer au fil de l'épée sa partie adverse , l'avocat , les jurés et le juge même. Peut-être n'y eut-il jamais d'exemple d'une indignation aussi générale. La pitié qu'inspirèrent les victimes de cette journée désastreuse , la haine qu'excitèrent leurs coupables meurtriers , la crainte d'éprouver la même destinée , firent de l'affaire de Lexington l'affaire du continent américain. Les divers cantons des États-Unis en furent frappés , et un même sentiment se manifesta par-tout.

Ceux qui étoient déjà pénétrés des principes du véritable whiguisme , c'est à-dire ,

Au droit et de la nécessité de s'opposer à l'influence de la couronne, et de se soustraire même à son autorité dès l'instant qu'elle se montreroit trop dangereuse par la pratique, car elle n'a jamais cessé de l'être en théorie ; ceux-là, dis-je, montèrent au premier rang des indépendans : tandis que les whigs de la seconde classe, également justes dans leurs principes, mais non si hardis dans leurs entreprises, s'attachèrent plus fortement à réprimer l'autorité royale, mais n'osèrent pas prêter l'oreille aux propositions de s'en affranchir tout de suite : mais cette différence ne fit pas grand chose. Plusieurs hommes modérés, dont la principale faute alors venoit de ce qu'ils avoient de l'Angleterre une meilleure opinion qu'elle ne méritoit, ont reconnu à présent leur erreur, et sont devenus de très-bons whigs. Les torys ayant vu de leur côté que ce n'étoit pas un objet de plaisanterie, comme ils l'avoient d'abord cru, se tinrent dans le silence et l'obscurité, ou condamnèrent le général Gage. Personne n'osa entreprendre de justifier le jour de nos désastres : tous le virent comme ils le devoient ;

tous en conçurent la plus juste horreur. C'est donc de cette époque que nous pouvons dater notre indépendance.

Si on compare entr'elles les diverses circonstances de cette mémorable époque, on en tirera peut-être une conclusion, à laquelle on n'avoit pas d'abord songé ; c'est que le roi d'Angleterre et ses ministres avoient certainement formé le dessein de nous faire prendre les armes, afin d'avoir un prétexte de s'emparer de tout le continent, et le déclarer propriété immédiate de la couronne. Noble butin pour des courtisans affamés !

L'on doit se rappeler que la première pétition que le congrès adressa au roi et au parlement resta sans réponse. La motion, appelée motion de lord North, fut faite le 20 février 1775, et parvint en Amérique à la fin de mars. Cette motion devoit être présentée, par les commandans anglais, à nos diverses assemblées provinciales ; et la première assemblée qui la reçut fut celle de Pensylvanie, à qui elle fut présentée seulement au mois de mai, c'est-à-dire, près de deux mois après qu'elle fut arrivée en Amérique.

Tous ces faits sont exacts. Or, je demande à présent pourquoi les hostilités commencèrent dans le laps de tems qui s'écoula entre la résolution prise au parlement le 20 février, et le moment où nos assemblées furent prêtes à délibérer sur cette résolution ? Quelque avilissante, quelque infame que fût la motion de lord North, il y a lieu de croire que le roi et ses ministres craignirent que les colonies ne se soumissent aux conditions qu'elle portoit, et ils voulurent la prévenir par des hostilités. Ils ne doutoient nullement alors de pouvoir soumettre l'Amérique sans coup férir ; et comme par ce moyen ils espéroient obtenir bien plus que par de simples taxes, ou par quelque accommodement, ils résolurent d'empêcher toute conciliation, même aux termes proposés par eux-mêmes.

La motion du 20 février et l'ordre de commencer les hostilités sont l'ouvrage de la même *personne* ou des mêmes *personnes* ; et les hostilités ne sont pas dues au seul général Gage, comme on l'a faussement débité dans le tems. La preuve de ces faits se trouve dans l'extrait d'une lettre de ce général lue au parlement avec d'autres pa-

piers. Gage dit dans cette lettre « que , qu'on  
 » que l'idée qu'avoit le gouvernement de  
 » désarmer certains comtés fût de droit , il  
 » falloit pour pouvoir l'exécuter s'être d'a-  
 » bord rendu maître du pays ». — Voilà ce  
 qui a eu lieu avant les hostilités , et consé-  
 quemment avant que nos assemblées conti-  
 nentales pussent délibérer sur la motion du  
 20 février.

Peut-être demandera-t-on pourquoi la  
 motion passa , puisqu'il y avoit en même  
 tems un projet d'opprimer les Américains  
 sans les entendre ? Pourquoi ? lord North  
 en dit la raison ; c'est qu'il avoit l'espoir  
 de nous diviser. Il vouloit d'abord nous  
 engager publiquement à rejeter sa motion ,  
 pour qu'en suite si les hostilités n'avoient  
 pas assez d'effet , la rejétion de sa motion  
 justifiât tout ce qu'on pourroit entreprendre  
 contre nous. La motion passant au parle-  
 ment , et étant ensuite rejetée en Améri-  
 que , favorisa les projets de la barbare poli-  
 tique des Anglais. Elle leur fournit sur-tout  
 le prétexte de représenter aux yeux de l'Eu-  
 rope les Américains comme des rebelles. Ils  
 demandèrent qu'on ne leur fournît ni ar-  
 mes ni munitions. Or , pour irriter contre

nous les puissances étrangères, il falloit au moins qu'on eût quelque apparence de raison. En divisant les Américains, on vouloit les affoiblir, et inquiéter les amis qu'ils avoient en Angleterre : mais le principal dessein des Anglais, celui qui caractérise toute leur conduite, c'étoit de plonger les colonies dans un état qu'ils pussent appeller rebellion, et partir de là pour s'emparer de toutes les propriétés, et mettre un terme à nos pétitions, à nos remontrances, même à nos plaintes. Ils ont ravagé une partie du globe, de manière à n'en pouvoir presque plus rien tirer. Leur prodigalité a besoin d'un nouveau butin, et ils ont cru que le thé leur fourniroit l'occasion d'exercer leurs rapines depuis l'Inde jusqu'en Amérique. Toutes leurs querelles ont quelque prétexte; et la barbare avarice, qui a ruiné le pays où ils ont pris le thé, les a accompagnés lorsqu'ils l'ont porté dans nos climats.

Une maxime certaine, c'est que les hommes qui deviennent méchans, deviennent aussi tôt ou tard fous. Les hostilités commencèrent dans les premiers jours d'avril, c'est-à-dire, dans le tems le moins favorable

au succès des Anglais. Le congrès devoit se rassembler le 10 mai suivant ; et la juste indignation que tout le continent ressentit à la nouvelle des cruautés de Lexington, donna au congrès un degré de fermeté et de force extraordinaire. Il écarta tous les objets de peu d'importance, et se voua avec affection à la cause générale qui occupoit tous les esprits. La douleur inspira en même tems au peuple une sorte de facilité, qui fut la base de l'union et du bon ordre qui nous ont distingués depuis. Dans tout autre moment, peut être, les hostilités auroient excité quelque effroi, quelque affliction, et seroient bientôt restées dans l'oubli : mais la Providence, qui sait le tems où ses rigueurs comme ses bienfaits peuvent nous être utiles, a choisi le plus convenable ; qui est-ce qui osera le nier ?

Le peuple américain ayant vu ses premières pétitions sans réponse, ne sembloit point disposé à en faire de nouvelles. Cependant le congrès prit sur lui d'en adresser une seconde au parlement, à l'occasion de laquelle je remarquerai qu'on commit une faute assez grave ; car le congrès en appelloit à ce qu'on nomme la prérogative

de la couronne, pendant qu'il s'agissoit d'un objet constitutionnel. Mais cette pétition, toute flatteuse qu'elle étoit, ne frappoit pas si agréablement l'oreille que le son de l'argent, et conséquemment elle ne plut pas au tyran et à ses ministres. Tout prouve, je le répète, que la cour d'Angleterre ne songeoit qu'à envahir l'Amérique. Elle se croyoit sûre du succès, et le champ de bataille étoit le seul endroit où elle voulût traiter. Des milliers d'Américains sont à présent étonnés d'avoir jamais pu penser autrement : ce péché étoit alors le péché de l'honnêteté ; mais il fut aussi contraire à notre bien-être d'aujourd'hui, que la bonne opinion qu'on auroit du diable pourroit l'être à notre paix future.

On ne parloit ici que fort rarement d'indépendance jusqu'à la fin de l'année 1775. Auparavant toute notre politique se fondoit sur l'espérance d'obtenir justice par un accommodement, espoir qui, quoique général en Amérique, n'est jamais entré dans les vues de la cour d'Angleterre. Elle ne desiroit que conquête et confiscation. Dieu juste ! combien l'Amérique doit de remerciemens à cette cour ! quelles obligations n'a-t-elle

pas à l'insensé qui occupe le trône ! Il fa-  
 loit un excès de méchanceté, de perfidie  
 et de folie, pour opérer une séparation. En  
 1774, le congrès en prohibant l'importation  
 des marchandises anglaises, prit une me-  
 sure qui pouvoit retarder notre indépen-  
 dance, et l'année suivante le danger aug-  
 menta par la confirmation de la prohibi-  
 tion. Si l'Amérique avoit dès - lors résolu  
 de se rendre indépendante, comme l'a pré-  
 tendu l'Angleterre, elle auroit cherché à  
 doubler l'importation, et diminué au même  
 degré ses exportations. Ce fait seul suffit  
 pour justifier l'Amérique au tribunal des  
 nations d'avoir eu dès long-tems un plan  
 d'indépendance : toutefois si elle l'avoit eu,  
 ce seroit un honneur pour elle ; mais ce  
 n'est qu'un reproche mal fondé, qui prouve  
 et l'ignorance grossière et la basse perversité  
 de la cour d'Angleterre.

La seconde pétition n'obtint pas plus de  
 réponse que la première. A peine avoua-  
 t-on l'avoir reçue. La cour britannique  
 étoit trop aveuglée par ses noirs projets,  
 pour se conduire avec adresse ; et dans son  
 ardeur de conquête elle négligea les moyens  
 de réussir les plus nécessaires. Si elle

avoit été aussi rusée que cruelle, elle auroit pu nous diviser, nous égarer, nous jouer une foule de tours dangereux.

La nouvelle injustice de la cour britannique, en ne répondant pas à notre seconde pétition, ajouta aux raisons que nous avions déjà de songer à l'indépendance. Ceux qui connoissoient la farouche opiniâtreté du roi, et l'esprit astucieux des ministres, prédirent le sort de la pétition dès l'instant même qu'elle fut expédiée par le congrès; car, quand on a des notions justes du caractère des hommes, on peut aisément prévoir ce qu'ils feront. En bonne politique, nous devons moins fonder nos espérances sur la raison de nos demandés que sur la raison des personnes à qui nous les adressons. Qui est-ce qui pourroit attendre de la discrétion de la part d'un fou, de la douceur de la part d'un tyran, de l'équité de la part d'un méchant ?

Cependant comme le silence de la cour anglaise sembloit nous annoncer qu'il ne falloit plus penser à un accommodement, on commença à faire des réflexions sérieuses. Obligés de renoncer aux fausses espérances qui les avoient long-tems leurrés,

les Américains furent mieux en état de prendre un parti sage. Cependant la masse du peuple hésitoit encore. Il s'effrayoit à la seule idée d'indépendance, sans songer qu'il avoit été bien plus extraordinaire de prendre les armes ; sans songer que les autres nations libres nous ont donné l'exemple de la liberté. On doutoit en même tems que le continent américain fût en état de maintenir son indépendance : car on n'envisageoit pas qu'il falloit être aussi forts les armes à la main pour obtenir un accommodement, que pour nous rendre indépendans. L'un n'étoit pas plus facile que l'autre. Pour réussir dans les deux cas, il étoit nécessaire d'empêcher que l'Angleterre ne nous soumît ; et il eût été ridicule de nous livrer à la servitude, dès que nous avions le moyen de nous rendre maîtres (1).

---

(1) C'est dans ces circonstances que parut le pamphlet intitulé le *Sens commun*. Ce n'est point à moi à parler de son succès. Il me suffit de dire que les uns l'attribuèrent d'abord au docteur Franklin, les autres à M. Samuel Adams, ou à M. John Adams son frère. Je n'avois pas alors le plaisir de connoître ces deux

Le scrupule de quelques Américains étoit extrêmement mal fondé : car , s'ils pouvoient défendre leurs propriétés et leurs droits les armes à la main , ils pouvoient également maintenir leur indépendance. Aussi , à mesure qu'ils reconnurent la nécessité et la justice de notre indépendance , ils eurent l'honnêteté de l'avouer et de l'adopter ; aussi depuis , leur conduite a servi à montrer leur caractère avec honneur. Une erreur d'opinion a quelquefois un avantage par-

---

derniers. Quant au docteur Franklin , j'en avois fait la connoissance en Angleterre ; et c'est sous ses auspices que je suis venu en Amérique. J'étois encore enfant , lorsque je lus une histoire très-intéressante de la Virginie , et dès-lors je formai le desir de voir cette partie du nouveau monde. Au mois d'octobre 1775 , le docteur Franklin me proposa de me donner beaucoup de notes qu'il avoit recueillies pour écrire l'histoire des événemens actuels , et il souhaitoit que le premier volume parût le printems suivant. J'avois déjà tracé le plan du *Sens commun* , et presque achevé d'écrire la première partie ; et comme j'imaginai que l'intention du docteur étoit d'ouvrir l'année par un nouveau système , je me proposai de le surprendre à cet égard ; et sans lui rien dire de mon pamphlet , je me hâtai de l'achever , je le mis sous presse , et je lui en envoyai le premier exemplaire.

ticulier ; c'est que l'esprit peut rapidement franchir les plus grands intervalles , et se porter tout d'un coup à l'extrémité la plus reculée du champ dont il s'écartoit d'abord ; Dans les occasions où la manière de penser est différente , souvent quelque circonstance frappante , ou quelque raison extraordinaire , fait en un moment ce que l'exemple et les meilleurs raisonnemens possibles n'auroient pu produire en un siècle.

Les bornes que je suis forcé de donner à cet écrit ne me permettent point de tracer le succès qu'eut notre indépendance auprès des diverses classes d'habitans de ces colonies , et les sentimens divers dont ils étoient animés. Quelques-uns vouloient l'indépendance , parcequ'ils regardoient avec horreur la barbarie opiniâtre du roi d'Angleterre et de ses ministres ; et dans leur douleur et leur indignation , ils étoient à la fois pleins d'espoir et de défiance. D'autres croyoient chaque jour , de plus en plus , que le système de la cour britannique étoit de jeter les semences d'une querelle , de l'envenimer , et d'en profiter pour confisquer nos propriétés ; et l'amour de ceux ci pour l'indépendance croissoit à propor-

tion de l'évidence de leur opinion. Une troisième classe d'hommes sentant que le véritable intérêt de l'Amérique, tant dans ses rapports au-dehors qu'au-dedans, étoit de n'appartenir qu'à elle-même, adoptoit les idées d'indépendance; et se fortifia d'autant plus dans ces idées, qu'elle voyoit l'indépendance plus facile à soutenir. D'autres enfin se montrèrent pénétrés de toutes ces diverses raisons. Mais ceux qui étoient assez endurcis pour n'en sentir aucune, furent et sont encore torys.

Le droit et la nécessité de notre indépendance a été fort bien démontrée par l'honorable William Henri Brayton, grand juge de la Caroline méridionale. Son écrit, ainsi que l'adresse de la convention de New-York sont, à mon sens, au rang de ce qu'on a fait de mieux en Amérique.

La crainte et l'indolence sont cause que l'indépendance n'a pas été aussi généralement soutenue parmi nous, comme elle auroit dû l'être; et l'avarice, la lâche trahison, l'infame égoïsme, se sont opposés à ses progrès. Il n'y a point en Amérique un seul tory qui le sait dans sa conscience.

Et les hommes et les femmes qui peuvent considérer patiemment le luxe, la férocité, la crapule de la cour britannique, et les violences que ses armées ont commises au milieu de nous, ont tous quelque intérêt secret à soutenir cette cour. On ne peut guère avoir bonne opinion de la vertu d'une femme qui montre des sentimens favorables pour nos oppresseurs. On doit même remarquer que toutes les prostituées de New-York sont torys; et les projets des torys, qui font retenir en prison quelques Philadelphiennes, et pour lesquels une d'elles fut pendue il y a quelque tems, sont ordinairement tramés dans les maisons de débauche, et favorisés par les dignes institutrices de ces maisons.

Les rapports entre le vice et la petitesse d'esprit sont ordinairement un objet de satire; et quand la satire porte sur des faits vrais, elle coupe avec la force du diamant. Si un quaker s'arme d'un fusil pour défendre ses droits, ses propriétés, la chasteté de sa maison, il est chassé des assemblées de ses frères: mais le roi d'Angleterre qui a séduit une quakeresse, avec laquelle il vit  
en

en adultère , est révééré et défendu par les quakers ; et le noble époux de cette femme , lequel est maintenant en cette ville , réste au service de son rival , et semble s'enorgueillir d'être cocufié par ce qu'on appelle un roi.

Nos succès dépendent de tant de circonstances et de tant d'hommes différens , qu'il n'en est point qui ne puisse être utile. Il est des personnes absolument inhabiles aux armes , mais qui sont prêtes à sacrifier leur fortune pour soutenir ceux qui vont combattre. La nature a préparé les hommes pour différens emplois , en leur donnant des talens différens. Si tous faisoient le métier de soldat , tous seroient bientôt nuds et mourroient de faim ; et s'il n'y avoit aucun soldat , tous seroient bientôt esclaves. L'éloignement pour l'indépendance est le caractère d'un tory ; et par conséquent le desir d'être indépendant annonce toujours un vrai whig. Les services des whigs , depuis ceux qui ont les moyens de contribuer à tout ce qui favorise l'indépendance , jusqu'à ceux qui ne peuvent lui offrir que des vœux , tendent tous au même but ; et s'ils diffèrent , ce n'est que par leur degré de mérite et d'utilité.

Plus nous étendrons le cercle du whiguisme, plus il y aura d'accord entre nous, et plus nous serons forts. Nous n'avons besoin que d'écartier la défection; et, les traîtres bannis, nous pourrons accepter des autres tous les services qu'ils voudront rendre. Un étroit système de politique, comme un étroit système de religion, ne convient qu'à des esprits aigres, qui ne savent bien vivre avec personne.

Il ne nous est nécessaire de connoître que ceux qui sont pour l'indépendance et ceux qui y sont opposés. Ceux qui sont pour l'indépendance combattront ou paieront les frais de la guerre; mais ceux qui s'opposent à nos vœux et cherchent à nous trahir doivent s'attendre à la plus grande rigueur. Les prisons et l'échafaud s'apprêtent pour eux. Il y a une espèce de générosité bâtarde qui, s'exerçant envers tous les hommes, est aussi funeste que peut l'être le défaut de vraie générosité. Un relâchement dans l'administration de la justice peut, sous le nom dangereux de modération, décourager les vertus publiques, et favoriser les crimes. Si notre comité de sûreté avoit pris connoissance de la profession de foi

politique qu'ont publiée les quakers et puni ses auteurs, il est vraisemblable qu'on n'auroit pas osé ourdir les trahisons qui ont eu lieu depuis. L'exemple d'un traître qu'on épargne en encourage bientôt quelqu'autre.

Tout le monde a été étrangement surpris de voir passer sous silence le pamphlet incendiaire des quakers, imprimé le 20 novembre dernier; pamphlet qui, sans doute, avoit pour but de fomenter la sédition et la trahison parmi nous, et d'encourager l'ennemi à s'emparer de Philadelphie, dont il n'étoit qu'à une journée de marche. J'insérerai ici un mémoire qui fut présenté en cette occasion au comité de sûreté de Pensylvanie. Il n'y eut pas un membre de ce comité qui ne me témoignât alors combien il étoit indigné de la conduite des quakers. Je crus que le comité étoit véritablement disposé à sévir contr'eux; et cependant on garda le silence, comme si l'on avoit voulu exciter de nouvelles trahisons pour ruiner la cause que nous défendons et cet État.

A L'HONORABLE CONSEIL DE SÛRETÉ DE LA  
PROVINCE DE PENNSYLVANIE.

*Dans une assemblée de plusieurs habitans de Philadelphie, persuadés de la justice de la cause que défend le continent, et animés d'une ardeur généreuse pour sa défense, il a été résolu de présenter ce mémoire au comité de sûreté.*

« Nous faisons profession de bienveil-  
» lance pour tous les hommes, avec cette  
» différence seulement que ceux qui ne la  
» méritent pas, s'efforceront de la mériter.  
» Nous professons la pure doctrine d'une  
» universelle liberté de conscience, et nous  
» croyons devoir assurer aux autres ce  
» droit sacré, et ne rien négliger pour nous  
» le conserver à nous-mêmes; car loin de  
» nous piquer de juger de la rectitude des  
» préceptes, nous en laissons le soin à ce-  
» lui qui nous a créés.

» Nous ne persécutons ni ne favorisons  
» personne à cause de sa religion; nous  
» sommes concitoyens des divers habitans  
» de cette ville, nous faisons partie du

» même État ; et c'est en cette qualité seu-  
» lement que nous voulons avoir des rap-  
» ports avec eux , et leur accorder la pré-  
» férence sur le reste du genre humain.  
» Mais nous nous croirions indignes d'être  
» membres des ÉTATS LIBRES ET INDÉPEN-  
» DANS DE L'AMÉRIQUE, si nous pouvions  
» souffrir lâchement qu'aucune atteinte pu-  
» blique ou privée fût directement ou in-  
» directement portée à la paix et à la sû-  
» reté de ces États. Nous n'avons pas be-  
» soin de savoir quel est le rang ou la re-  
» ligion des agresseurs ; il nous suffit de  
» connoître leurs personnes et de les dé-  
» noncer à la vengeance des loix.

» Nous présentons aujourd'hui au comité  
» de sûreté un exemplaire d'un pamphlet,  
» qui a été imprimé et distribué, sous le nom  
» de *John Pemberton*, que nous croyons  
» être habitant de cette ville. Si les auteurs  
» de cet écrit avoient pensé qu'il fût de  
» leur devoir d'exhorter leurs frères à se  
» soumettre avec patience aux calamités  
» actuelles, et à attendre humblement que  
» le ciel y mît un terme, ils auroient mon-  
» tré qu'ils étoient de vrais chrétiens, et  
» nous aurions gardé le silence : mais la

» colère et les principes politiques qui  
 » règnent dans leur pamphlet; les injures  
 » qu'ils vomissent contre tous ceux qui ne  
 » pensent pas comme eux, ne nous laissent  
 » point douter de l'esprit qui les anime; et  
 » nous croyons qu'il est nuisible à la cause  
 » de la vérité que des hommes puissent  
 » abuser des mots les plus sacrés, et s'en  
 » servir mécaniquement comme si la  
 » religion consistoit en simagrées. Nous  
 » ignorons que les quakers aient été ja-  
 » mais forcés de prendre les armes, ou  
 » de faire rien de contraire à leurs prin-  
 » cipes religieux. Ainsi l'avis qu'ils don-  
 » nent à leurs frères *de refuser de se sou-*  
 » *mettre aux instructions arbitraires et*  
 » *aux ordonnances des hommes*, nous pa-  
 » roît une fausse alarme, qui n'a d'autre  
 » but que de plaire à nos ennemis, au mo-  
 » ment où ils paroissent prêts à envahir  
 » cet État; ou le but plus criminel encore  
 » de favoriser leur entrée, en affoiblissant  
 » les mains armées pour notre défense.

» Nous nous élevons contre toute espèce  
 » de tumulte et de désordre dans la puni-  
 » tion des coupables. Nous ne voulons  
 » point qu'ils soient jugés par la colère,

» mais par la raison. Nous sommes per-  
» suadés que deux choses ont nui à la cause  
» de la liberté : la première est trop de dou-  
» ceur envers quelques traîtres , et la se-  
» conde trop de ressentiment et de rigueur  
» envers d'autres. Nous souhaitons qu'on  
» évite désormais ces deux extrêmes , et  
» qu'on punisse avec une juste sévérité.

» Chaque État de l'Amérique a , d'après  
» les demandes répétées de ses habitans ,  
» autorisé le congrès à publier une déclara-  
» tion formelle d'indépendance , pour se  
» soustraire à jamais à l'oppression du roi  
» et du parlement de la Grande-Bretagne.  
» Nous regardons comme ennemi celui qui,  
» d'une manière ou d'autre , ne soutiendra  
» pas cette indépendance ; et par consé-  
» quent nous devons considérer comme  
» bien plus criminels encore , les personnes  
» qui , sous un masque de religion , veulent  
» par leurs écrits , par leurs discours , ou  
» de quelqu'autre manière que ce puisse  
» être , lui insulter ou tenter de la dé-  
» truire.

» Les auteurs de l'écrit , signé *John Pem-*  
» *berton* , montrent la passion la plus dé-  
» mesurée en recommandant à leurs amis

» de refuser d'obéir à toutes les instruc-  
 » tions ou ordonnances qui ne dériveroient  
 » pas de ce qu'ils appellent *l'heureux gou-*  
 » *vernement sous lequel ils ont long-tems*  
 » *joui de la paix*. Si ce n'est point là de  
 » la trahison, nous ne savons point à quoi  
 » ce nom peut être appliqué.

» Pour nous, nous sommes extrêmement  
 » surpris que des hommes, qui ont conti-  
 » nuellement sur les lèvres le mot de *paix*,  
 » soient si jaloux de vivre sous un gouver-  
 » nement qui est sans cesse en guerre, qui  
 » a répandu dans l'Inde la famine et le  
 » carnage, qui réduit l'Afrique à l'escla-  
 » vage, qui a armé les sauvages et les nè-  
 » gres pour faire égorger les libres Améri-  
 » cains. Et on ose encore appeler ce gou-  
 » vernement heureux ! Nous regardons,  
 » nous, comme un malheur pour cette pro-  
 » vince, de receler dans son sein une pa-  
 » reille hypocrisie : mais comme nous ne  
 » voulons point arracher un cheveu de la  
 » tête d'un homme, quand cet homme ne  
 » nous nuit point, nous desirons que ceux  
 » contre lesquels nous vous adressons ces  
 » plaintes, nous laissent la paix et aillent  
 » en jouir eux-mêmes dans quelque partie

» des États de la Grande-Bretagne. Alors  
» ils n'auront rien à dire contre nous, et  
» nous, nous ne serons point troublés par  
» eux. Notre opinion constante est que ceux  
» qui ne méritent point place parmi nous  
» n'y restent point.

» Nous concluons en priant le conseil  
» de sûreté de prendre en considération  
» l'écrit, signé *John Pemberton*; et si cet  
» écrit lui paroît dangereux, ou portant  
» quelque caractère de trahison, nous de-  
» sirons qu'on fasse arrêter l'auteur, ainsi  
» que toutes les personnes qui y ont eu  
» part, jusqu'à ce que leur procès leur ait  
» été fait. Nous prierons alors les juges,  
» quels qu'ils soient, de n'avoir aucun égard  
» au nom des coupables, à leur qualité,  
» à leurs liaisons, à leurs richesses, ni à  
» leurs principes religieux, et de ne con-  
» sidérer que la nature du crime ».

Les sectaires les plus disputeurs ne peuvent accuser le mémoire précédent de contenir les moindres principes de persécution. L'esprit de liberté, sur lequel est fondée la cause des Américains, dédaigne des moyens qui ne conviennent qu'aux caractères soup-

çonneux, et qu'on peut appeller la rouille des ames étroites. La suspicion et la persécution sont des semences de la même nature, et croissent ensemble. Si les quakers ne s'étoient occupés que de leur religion et de leurs affaires, ils auroient conservé au milieu de nos troubles la plus heureuse tranquillité, et personne ne leur auroit rien dit. Leur dicton éternel est que *la paix est leur principe* ; mais on peut leur répondre que leur pratique est toute contraire à ce principe; car jamais la conduite de personne n'a été aussi opposée à sa propre doctrine que la leur. Ils sont devenus tout autres qu'ils n'étoient, et ils ont pourtant assez d'adresse pour se persuader les uns aux autres qu'ils sont toujours les mêmes. Ils ressemblent à ces vieilles filles qui, ne voyant point les ravages que le tems fait à leur beauté, prennent les rides pour des graces, et s'étonnent de la sottise des gens qui ne les admirent pas.

Si cette apostasie des quakers n'avoit point de danger pour nous, nous n'y ferions aucune attention: mais comme par son intention et par ses effets elle attaque la cause commune, leur conduite ne doit

pas seulement être examinée dans leur consistoire, mais jugée par l'ordre des chefs de l'État, où elle s'est montrée coupable, et du congrès continental contre lequel elle est dirigée. Désormais toute entreprise en faveur du roi et du parlement de la Grande-Bretagne, est une trahison contre chacun des États-Unis; ainsi il est impossible qu'aucun d'eux pardonne un outrage fait à tous.

Poursuivons. Lorsque les aveugles torys parloient le printems dernier de commissaires, d'accommodement, et qu'ils arrangeoient tout cela, Dieu sait avec quelle déraison! leur *bon* roi et ses ministres s'apprêtoient à réduire l'Amérique dans un état de soumission absolue, et ils se flattoient entr'eux que la conquête de toutes nos provinces seroit l'affaire d'une seule campagne. Je vais citer ici ce qui a été imprimé dans le journal des débats du parlement, article de la chambre haute, du 5 mars 1776.

« Les Américains, dit lord Talbot, se » sont montrés opiniâtres, ingrats et diffi- » ciles à gouverner depuis l'origine de leurs » établissemens, et je suis chaque jour de » plus en plus convaincu qu'ils ne rentre- » ront jamais dans le devoir et dans la juste

» subordination dans laquelle ils doivent  
» être vis-à-vis de l'Angleterre, jusqu'à ce  
» que nous les ayons entièrement soumis.  
» Point de dangereuse modération avec eux ;  
» ne leur accordons rien ; n'en souffrons  
» rien : nous ne ferions qu'accroître leur  
» insolence.

» La querelle, dit lord Townsend, est  
» maintenant une querelle de pouvoir. Le  
» sort en est jetté; et le seul point qui reste  
» à décider, c'est la manière la plus effi-  
» cace et la plus prompte de poursuivre la  
» guerre, réduire l'Amérique à cet état de  
» soumission absolue, dont vient de par-  
» ler si dignement le noble lord au bâton  
» blanc (1). Je ne doute nullement que les  
» mesures qu'on va prendre ne terminent  
» la guerre en une campagne ; car si elle  
» duroit plus long-tems, il y a lieu de croire  
» que quelque puissance étrangère intervien-  
» droit pour profiter de nos troubles et de  
» nos malheurs domestiques ».

---

(1) Lord Talbot est premier maître-d'hôtel du roi.  
Lord Townsend a été commandant de Quebec, et  
ensuite lord-lieutenant d'Irlande.

Lord Littleton dit ensuite : — « Mes sen-  
» timens sont bien connus. Je me bornerai  
» à dire ici que des mesures de douceur  
» n'ont servi qu'à nous attirer insulte sur  
» insulte. Plus nous avons accordé , plus  
» l'Amérique a osé demander , plus elle est  
» devenue insolente. Aussi désiré-je au-  
» jourd'hui qu'on emploie les moyens les  
» plus décisifs. Mon opinion est qu'il faut  
» pour jamais renoncer à l'Amérique , ou  
» la forcer enfin de reconnoître l'autorité  
» législative de l'Angleterre. Il faut donc  
» la réduire à une soumission absolue ».

Des paroles peuvent-elles être plus expres-  
sives ? Sûrement nos torys en croiront les  
lords torys ! Oui , ils les croiront ; car ils sa-  
vent , tout aussi bien qu'aucun whig du con-  
tinent , que le roi d'Angleterre et ses mi-  
nistres n'ont jamais eu aucune idée d'ac-  
commodement avec l'Amérique , et qu'ils ne  
desiroient au contraire que de la conqué-  
rir. Le rôle que vouloient alors jouer les  
torys , c'étoit d'empêcher par de perfides  
mensonges que le continent ne se tint sur  
ses gardes , et de semer la division et le  
mécontentement parmi les whigs , afin de  
gagner de l'ascendant sur eux. Ils vouloient

enfin nous distraire assez pour que les forces anglaises pussent nous soumettre *en une campagne* : ils s'entendoient avec les ministres britanniques en paroissant jouer un jeu différent. Le cri des torys d'Angleterre étoit *point de réconciliation, point d'accommodement*, afin d'obtenir de plus grandes forces. Le cri des torys d'Amérique n'étoit rien que *conciliation et accommodement*, pour que les forces anglaises pussent nous vaincre sans résistance.

Mais cette *seule campagne* est passée, et l'Amérique n'est point conquise. L'ouvrage reste encore entier, et les moyens de l'entreprendre sont diminués. La condition des Anglais est à la fois triste et méprisable ; ils sont sans argent, sans courage et sans espérance. L'Amérique ne manquant ni d'armes ni de munitions, ayant trois millions d'habitans, et étant à mille lieues au moins de distance de tous ses ennemis, peut hardiment se rire d'eux.

Howe semble avoir deux projets en vue ; le premier de remonter le long de la rivière du nord, le second de venir à Philadelphie.

En remontant la rivière du nord, il

assure la retraite de son armée en Canada. Mais les vaisseaux seront obligés de s'en retourner par où ils seront entrés, si pourtant ils s'en retournent jamais; car comme notre armée se sera alors avancée de ce côté, elle pourra leur couper le passage. Si Howe prend ce parti, il ne pourra recevoir des secours de l'Europe que par le Canada, et il expose son armée et sa flotte à périr. L'idée de couper la communication entre les provinces du sud et celles de l'ouest, en se rendant maître de la rivière du nord, est une idée folle. On ne peut pas l'exécuter avec des vaisseaux, parce qu'il n'y a point de rivière où un vaisseau ose mouiller près de terre, sans qu'on ne puisse l'en chasser avec un seul canon. Nous en avons eu l'exemple, le mois d'octobre dernier, au fort Washington et au fort Lee. Un seul canon seulement de chaque côté de la rivière, obligea, en moins d'une heure, deux frégates à rebrousser chemin.

Howe ne peut pas non plus couper avec son armée la communication entre l'orient et le midi de nos États, parce que les

divers postes qu'il seroit obligé d'occuper diviseroient trop ses forces , et l'exposeroient à être vaincu en détail par nos troupes. Mais supposons qu'il réussisse à couper la communication , quel mal cela nous feroit - il ? Pendant qu'il resteroit campé dans les hauteurs de la rivière , nos Américains s'occuperoient paisiblement de leurs travaux domestiques ; et à l'instant qu'il se mettroit en marche , la communication auroit lieu.

Il est bien plus probable qu'Howe viendra à Philadelphie. Ce général n'est en Amérique que pour la conquérir , et à mesure qu'il trouvera cette conquête plus difficile , il cherchera à inquiéter les femmes , les esprits foibles , afin de devoir à leurs craintes ce qu'il n'a pu obtenir par la force. Sa marche vers Philadelphie prouvera invinciblement sa foiblesse. Jamais un général , qui sera capable d'entrer en campagne et d'attaquer son ennemi , ne songera à renfermer pendant l'été son armée dans une ville. Cette manière de se cacher , en se retirant d'un endroit dans l'autre , sans jamais rien faire de bon , a  
un

un caractère de timidité et de poltronnerie vraiment méprisable aux yeux de tous les hommes qui pensent.

D'après plusieurs avis reçus de New-York, nous pouvons croire que personne dans l'armée de Howe ne croit plus à la conquête de l'Amérique. Tous, officiers et soldats, ne songent plus qu'au butin : ils savent que Philadelphie est rempli de riches magasins ; et comme ils espèrent gagner davantage en pillant une ville qu'en attaquant une armée, il est vraisemblable qu'ils viendront ici. Nous n'avons point à combattre une armée de guerriers, mais une troupe de voleurs, qui cherchent plutôt la rapine que les combats, et qui s'ils espèrent de nous soumettre, c'est par leur férocité.

Ils s'attendent à un immense butin ; ils s'attendent à s'emparer de cette ville, en répandant une terreur panique. Mais à moins qu'ils ne puissent en sortir aussi aisément qu'ils y seront entrés ; à moins qu'ils ne se rendent maîtres de tout le cours de la Delaware, ils pourront être arrêtés avec leur vol. Ils n'ont jamais eu de succès lorsqu'on s'est présenté pour leur

faire face , si ce n'est au fort Washington. A Charlestown , leur défaite fut complète. A Ticonderago , ils prirent la fuite. Dans les différentes escarmouches de Kingsbridge et des Plaines-Blanches , ils furent forcés à la retraite. Dès que nous leur offrîmes la bataille dans les Jerseys , ils reculèrent , et ceux qui osèrent ne pas reculer furent pris.

La nécessité de se conformer aux circonstances où l'on se trouve pour les réglemens et la police intérieure est si frappante , que personne ne peut en douter. Le salut de la société en dépend ; et là où l'on y a peu d'égard , on voit bientôt naître le trouble et le désordre. La protection et l'encouragement des bons , comme la punition des méchans , sont la base et l'objet de toute autorité. Philadelphie renferme une foule d'hommes dont les opinions et les caractères diffèrent , et les circonstances exigent qu'ils soient publiquement connus. Les torys sont moins dangereux par leur nombre que par l'adresse qu'ils ont de se cacher. Il faut donc que chacun prenne hautement un parti , et qu'il s'attende à tout ce qui en pourra résulter. Les quakers ,

dont les vues ne sont pas bien étendues, ont, par malheur pour eux, publié leur profession de foi politique ; et nous sommes obligés de les croire sur leur parole. Ils se sont volontairement exclus du nombre des fidèles habitans de ces États, et ils ne peuvent espérer d'y rentrer qu'en se repentant de leur faute, et en nous aidant par des contributions à maintenir notre indépendance. Ceux dont la politique est fondée sur l'avarice, sont toujours sourds à la voix de la raison, et le seul moyen de guérir leur torysme, c'est de les soumettre à des impôts. Le bien, qui peut quelquefois venir du vice, est non moins utile à la société que celui qui naît de la vertu. Quand des hommes ne sont point animés du desir de se rendre utiles à la société, le gouvernement doit s'attacher à tirer d'eux le meilleur parti possible ; et quand la principale passion d'un homme ou d'une classe d'hommes est une fois connue, il n'est pas difficile de savoir comment on doit s'y prendre avec eux. Les avarés même, sur lesquels l'estime publique n'a jamais d'empire, se montre-

ront bientôt généreux, si l'on met une forte taxe sur l'avarice.

Les torys, pour essayer de garantir leurs propriétés du pillage de l'ennemi, ont risqué de se déshonorer à nos yeux ; aussi l'on peut en conclure qu'ils ne sont gouvernés que par leur avarice. Menacez - les de leur faire perdre autant d'un côté que de l'autre, et vous ébranlerez leur torysme. Faites plus : inspirez-leur la crainte de perdre davantage à être torys, et vous les verrez devenir whigs ; car ces gens là adorent toujours la puissance qu'ils craignent le plus.

Cette manière de considérer à la fois les hommes et les choses, ouvre un vaste champ aux spéculations, et me fournit l'occasion de faire quelques réflexions sur notre papier - monnoie, et de démontrer que son crédit se soutiendra à proportion des encouragemens qu'on donnera au patriotisme et des soins qu'on prendra pour réprimer la défection.

La première idée qui se présente quand on considère notre papier-monnoie, c'est que nous en avons une trop grande quantité, et que ce n'est qu'en réduisant cette

quantité que nous pouvons accroître sa valeur. On devient pauvre ici par les moyens même qu'on prend pour s'enrichir ; car à mesure que le prix des marchandises hausse , la valeur du papier avec lequel on les paie diminue. Voici une preuve de cette vérité. Qu'un homme ait cent guinées en papier , et pour vingt guinées de marchandise ; si , en vendant ces vingt guinées de marchandise , il exige qu'on les lui paie quarante guinées , il oblige les autres marchands de doubler également le prix de celles qu'ils ont ; et alors la valeur de ses cent guinées en argent est réellement réduite à cinquante. Si au contraire toutes les marchandises avoient diminué de la moitié de leur prix , il auroit donné les siennes pour dix guinées , mais ses cent guinées en argent en vaudroient deux cents ; il pourroit acheter le double de marchandises , et soutenir plus long tems la dépense de sa maison. Quelqu'étrange que cela puisse paroître , il est plus pauvre de cent cinquante guinées en doublant le prix de ses marchandises , qu'il ne le seroit s'il les diminueoit de moitié ; car ses vingt guinées de marchandise , vendue quarante guinées ,

ne lui produisent réellement pas davantage, toutes les marchandises en général haussant au prorata que s'il n'en avoit tiré que dix, et que toutes eussent baissé dans la même proportion. La différence de la perte au gain est dans la différence de ses cent guinées en argent, qui peuvent en valoir réellement deux cents, ou être réduites à cinquante.

Cette rage de faire hausser le prix des marchandises est bien plus la faute des torys que des whigs; et cependant les premiers, on doit le dire à leur honte, sont ceux qui se plaignent le plus de ce fâcheux inconvénient. La plupart des whigs étant à l'armée, ou remplissant quelque emploi civil, achètent et ne vendent point: ainsi on ne peut pas accuser d'un mal, né dans le négoce, ceux qui ne sont point négocians.

Mais le mal est aujourd'hui trop étendu pour qu'on puisse y remédier par des méthodes partielles. La seule qui peut réussir, c'est de diminuer la quantité du papier-monnaie. Avec la moitié de ce papier, nous serions plus riches que nous ne le sommes à présent, parce que non-seulement la va-

leur en seroit double , mais nous y serions plus attachés. Ce n'est point le nombre de ducats qui rend un homme plus ou moins riche , mais ce sont les objets qu'il peut se procurer avec ces ducats.

En admettant que la quantité de notre papier-monnaie soit trop considérable , et que le prix des marchandises ne puisse être diminué qu'en diminuant cette quantité , il reste à considérer quel est le moyen d'opérer cette diminution.

Les circonstances actuelles exigent , ainsi que je l'ai déjà observé , que les opinions politiques des habitans de ces États , soient entièrement connues ; et la meilleure manière de s'en assurer , est d'exiger d'eux le serment de renoncer à tout attachement au roi de la Grande-Bretagne , et de soutenir de tout leur pouvoir l'indépendance des États - Unis. Imposez en même tems une taxe de dix , quinze , vingt pour cent par an qu'on paiera par quartier , et qui ne sera appliquée qu'aux propriétés de ceux qui ne prêteront pas le serment. On aura le libre choix du serment ou de la taxe. Celui qui prêtera le serment prouvera son affection à notre cause ; et en s'obligeant de cette

manière à payer l'impôt par des services personnels, il s'affranchira de la taxe. Mais ceux qui aimeront mieux payer l'impôt en argent seront exempts d'un autre service, ou plutôt leur contribution sera le prix qu'ils nous paieront pour les égards prétendus qu'ils espèrent de la part de l'ennemi.

Mais ce n'est là qu'une partie des avantages que nous retirerons de la connoissance publique des opinions. Les whigs attendent tout désormais du succès de nos armes; les torys au contraire cherchent traîtreusement à rendre nos efforts inutiles; par conséquent la fortune des whigs est bien plus exposée. Mais les ravages que l'ennemi exerce dans leurs propriétés, doivent-ils être supportés par ceux qui ont tout fait jusqu'à présent pour la défense de la patrie, ou par ceux qui, au lieu de la défendre, ont invité l'ennemi à y entrer?

Dans la crise où nous sommes, nous devons connoître dans tous les quartiers, dans toutes les maisons, quelles personnes sont fidèlement attachées à l'indépendance des Etats-Unis, et quelles personnes lui sont contraires. Qu'on trace une ligne bien distincte, et que chacun montre quel degré

de confiance on peut avoir en lui. Il seroit non-seulement de la bonne politique, mais de l'exacte justice, de lever cinquante, cent mille guinées, ou même davantage s'il le falloit, sur les biens des adorateurs que le roi d'Angleterre a dans Philadelphie, pour en faire la distribution à tous les Pensylvaniens qui prendront les armes pour repousser l'ennemi, s'il ose marcher vers cette ville. Il faudroit aussi que les propriétés des torys répondissent des dommages que pourrout éprouver celles des whigs. Il est impossible d'être toujours juste dans le cours d'une guerre; nous prenons souvent des vaisseaux, appartenans à des Anglais, qui sont bien plus nos amis que les torys de Philadelphie.

Dans tous les écrits que j'ai publiés depuis le *Sens commun* jusqu'au dernier numéro de *la Crise*, j'ai charitablement supposé que les torys étoient plus aveugles que criminels, et j'ai multiplié les raisonnemens avec toute la candeur et la force dont j'étois capable, pour tâcher de les faire revenir à la raison et prévenir leur ruine. J'ai rempli mon devoir à cet égard, et je crois le remplir également en soutenant à présent que

ceux qui persistent à professer la doctrine du torysme ne sont que de perfides avarés, qui voudroient sacrifier le continent pour conserver leurs misérables richesses, ou des brigands et des traîtres, avides de partager nos dépouilles. On peut ajouter à la liste des torys, tous ces serviles agens de la couronne, qui, plutôt que de renoncer à leur portion de pouvoir, le partageroient avec l'enfer. Les malheureux sont sans espoir de conversion ; ils ne seront soumis que par la crainte et par l'autorité de nos loix.

Bientôt nous saurons à quoi nous en tenir sur les opinions ; et en distinguant les hommes qui nous sont contraires, nous préviendrons le mal qu'ils pourroient nous préparer. A mesure que l'ennemi désespérera de nous soumettre, il emploiera davantage les moyens de séduction et de crainte, et il nous fera tout le mal qu'il pourra nous faire. Mais en guerre il est une chose certaine ; c'est que la cruauté et les fanfaronnades sont toujours des signes de foiblesse. Celui qui peut vaincre est trop maître de lui-même, pour se montrer sanguinaire ; et celui qui se dispose à conquérir n'a pas besoin de faire parade de ses forces.

Nous connoissons à présent notre ennemi. Lorsqu'il étoit enivré de l'espoir du succès, il dédaignoit de nous montrer de l'honnêteté. Mais à mesure que les revers lui donnent du sang-froid ; à mesure qu'il craint que quelque puissance européenne vienne à notre secours, il devient rampant et artificieux ; car pour honnête, il ne peut pas l'être. Cependant quel que soit l'état où il se trouve, notre réponse à toutes les propositions sera toujours courte et décisive : « Comme États libres et indépendans, nous » ferons dès demain la paix avec vous ; » mais nous ne pouvons vous écouter ni » vous répondre en aucune autre qualité ».

En ne pouvant pas nous conquérir, l'Angleterre prouve qu'elle ne peut ni nous gouverner ni nous protéger ; et notre position actuelle est telle qu'en renouant avec elle, au lieu d'un ennemi à moitié vaincu, nous en aurions deux puissans et victorieux. L'Europe, s'il faut en croire des bruits qui paroissent certains, est au moment d'avoir la guerre : la moindre alliance avec *George III* met la France et l'Espagne contre nous ; mais en nous séparant de lui, nous nous

- 29921 -  
Oct. 1946  
French Book Corp.

( 124 )

les attachons. L'indépendance est donc le  
seul moyen de nous assurer la paix, l'hon-  
neur et le commerce.

LE SENS COMMUN.

A Philadelphie, le 19 avril 1777,  
et l'an 1<sup>er</sup> de l'Union.

ciennes, mon compagnon de voyage et moi mangeames à la table des commissaires de l'Assemblée nationale avec Dumouriez et quelques officiers génér aux mais jamais avec Dumourier seul ; et revenant à Paris je m'arrêtai une demi-journée à Douay, et autant à Cambrai où j'assistai aux séances des sociétés populaires de ces deux villes, et fis plusieurs discours patriotiques. Voilà des faits positifs, et le précis historique de ce voyage, sur lequel j'interpelle le témoignage du citoyen Bouuica mon compagnon de voyage, et les trois commissaires de l'Assemblée nationale, en cas qu'on vueille jeter du louche et y trouver des prétextes d'inculpation.

Etrange phénomène de la perversité ou de l'erreur de mes accusateurs ! toutes mes vertus, tous mes actes de patriotisme et de dévouement, tous mes sacrifices au bien de mon pays, tous mes efforts pour mériter l'estime de mes concitoyens, sont convertis en crimes.

Le 6 Février 1792, je remis à la société des Jacobins un assignat de 1000 liv. qui m'avoit été envoyé sous enveloppe, sans lettre et sans cachet, comme le prix d'un travail que le colonel d'Apigny, que j'avois vu trois fois tout au plus chez une hollandoise la demoiselle d'Alders, m'avoit demandé pour

